

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7ÈME ANNÉE, No 314.—SAMEDI, 10 MAI 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MADAME ALBANI

D'après une photographie. — Photo-gravure Armstrong

GALERIE NATIONALE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 MAI 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — J'attends, par Chs-M. Ducharme. — Jeux de salon. — Poésie : A l'amour, par Frid Olin. — M. Chapman, par Jean-Bte Bérard. — Nos gravures. — Les salles d'armes à Montréal, par E. Z. Massicotte. — Coup de billard (avec dessin), par Vignaux. — Poésie : Souvenir des sucres, par J.-W. Poitras. — A l'étranger, par S. du Larcy. — Un souvenir du passé, par Ed Aubé. — Les écrivains de toutes les littératures : Le comte de Falloux, par Chs Simond. — U monument national à Ottawa, par N. Durand. — Primes du mois d'avril. — Carnet de la cuisine. — Notes historiques. — Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite), par Jules Verne ; Le Régiment (suite).

GRAVURES : Portrait de Madame Albani. — Portrait de M Fd Lareau. — Mexique : Côté ouest de la place Del Palacio, à Mexico. — Portrait du comte de Falloux. — Gravure du feuillet de la Presse. — Gravure de notre feuillet.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

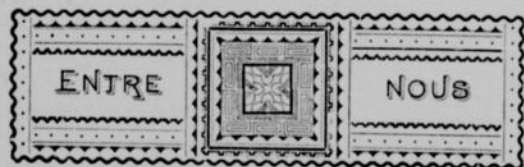
1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous prévenons encore une fois nos correspondants que tous les manuscrits ne portant pas une signature responsable pour la rédaction seront impitoyablement jetés au panier.

On comprendra facilement la nécessité de cette mesure quand on saura que bon nombre de correspondants anonymes nous expédient comme étant de leur cru et absolument inédite de la prose ou de la poésie *plagiée* çà et là dans nos recueils littéraires.



DÉCOUVRIR une mine, l'acheter pour un morceau de pain, la revendre très cher, faire fortune sans mal ni douleur, quel rêve !

Ce rêve, plus d'un d'entre nous l'a fait maintes fois, et j'en sais même plusieurs qui le poursuivent avec acharnement

depuis nombre d'années. Peut être réussiront-ils.

La découverte de l'or, en 1846, je crois, sur les bords de la rivière Gilbert, dans la Beauce, a créé un certain émoi dès le début, puis le calme s'est fait et la fièvre a repris trente ans plus tard, vers 1876, alors que plusieurs compagnies se sont formées. Depuis, les affaires vont assez bien, sans atteindre les chiffres de la Californie et de l'Australie, mais il est probable qu'avec des capitaux elles pourraient devenir très brillantes.

Plusieurs compagnies ont fait fortune depuis quinze ans en exploitant les mines de phosphate et aujourd'hui même, l'amiant de première qualité

qui valait quatre-vingt piastres la tonne il y a six mois, est coté à deux cents piastres.

Le fer, le cuivre, sont très abondants, mais de tous les minerais recherchés depuis les quelques années que l'attention publique a été attirée sur nos richesses minières, le plus mystérieux, que l'on affirme cependant exister dans la province de Québec, est le cinabre ou sulfure de mercure.

C'est le minerai parfois violet, rougeâtre, brun ou gris dont on extrait le mercure, le seul métal liquide, comme vous le savez, et qui a une grande valeur.

Y a-t-il du mercure dans notre province ?

* * Il y a quelques années, un de mes amis, M. Jeantet, était ingénieur de la compagnie française des phosphates de Buckingham et, si vous l'avez connu, vous savez que cet ancien élève des écoles polytechniques et des mines de Paris est un homme sérieux et ayant des connaissances techniques très étendues.

Il voyage actuellement en Océanie, chargé d'une mission scientifique du gouvernement français.

Un soir, en revenant de Montréal, il demanda à l'hôtelier chez lequel il demeurait, si personne n'était venu le demander pendant son absence.

— Oui, fit le patron, un homme est venu pour vous voir. Il avait une pierre qu'il disait avoir trouvée sur sa terre et voulait vous la montrer. Il a paru très peiné de ne pas vous trouver.

— Une pierre, du phosphate sans doute ?

— Je ne sais pas, mais, au fait, il l'a laissée sur mon comptoir, je vais vous la chercher.

Il descendit et remonta bientôt porteur d'un caillou rougeâtre qu'il remit à l'ingénieur.

Jeantet l'examina un instant, (le caillou, pas l'hôtelier) et s'écria aussitôt :

— Mais, c'est du cinabre, du mercure ! enfin, je le tiens donc, ce minerai dont on m'a tant parlé. Pardieu, voici un habitant dont la famille a un avenir assuré. Où est-il cet habitant ?

— Je n'en sais rien, monsieur, il a dit qu'il devait partir au plus tôt et je crois qu'il a quitté le village le soir même.

— Comment était-il cet homme ? Donnez-moi donc son signalement ?

— Pas trop grand, pas trop petit, ordinaire. Pas trop gras, pas maigre, un homme de moyen poids.

— Habillé... comment ?

— En étoffe du pays, un vieux chapeau...

— De la barbe ?

— Peux pas vous dire ; peut-être que bien, peut-être que point...

Muni de renseignements aussi positifs, Jeantet s'endormit sur les deux oreilles, en se disant qu'il retrouverait certainement son homme, et la nuit se passa pour lui en rêves de bois sans fin arrosés de chutes et de fleuves de mercure dont chaque gallon se changeait en cascade de pièces d'or.

Il partit le lendemain matin à l'heure où

Déjà l'aube du jour, s'éloignant par degrés
Brise ses rayons d'or sur les flots azurés...

A un mille du village, il prit langue et fut informé qu'un homme répondant exactement au signalement de l'habitant au cinabre était passé la veille, à la brunante, se dirigeant vers le nord.

Il se lança sur cette piste.

Cinq milles plus loin on avait vu un individu du même type allant à l'ouest.

Jeantet tourna la tête de son cheval vers l'occident et arriva à un village. Là, l'homme au caillou avait repris la route du nord, et alors commença pour l'ingénieur une odyssee de deux mois par monts, par bois, par vaux, par terre et par eau.

Ce qu'il en eut de milles dans les jambes, le pauvre cheval, ce que Jeantet fit de portages et de voyages en canot, après avoir laissé sa bête au dernier village, est quelque chose d'impossible à narrer.

* * Partout on avait vu l'habitant ni grand, ni petit, ni maigre, ni gras, revêtu de la même étoffe du pays tant recommandée par le grand Papineau, mais cet homme voyageait si vite que c'était à croire au Juif errant égaré au Canada, et Jeantet se rappelait avec effroi ces couplets de la vieille complainte :

Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur ;
Jamais je ne m'arrête,
Ni ici, ni ailleurs ;
Par beau ou mauvais temps,
Je marche incessamment.

Je traverse les mers,
Les rivières, les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Les montagnes, les coteaux,
Les chemins, les vallons ;
Tous chemins me sont bons.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien ;
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen !
En tous lieux, en tout temps,
J'en ai toujours autant.

Ce qu'il y avait de plus étrange dans cette poursuite, c'est qu'en tous lieux, l'homme au capot d'étoffe du pays, offrait de payer son écot, et avait en main une modeste pièce blanche qui pouvait bien être un *six sous* marqué à l'effigie de la reine Victoria, à moins que ce ne fut à celle d'Hérode.

Enfin, fatigué, éreinté, abîmé, Jeantet donna la chasse à ce fantôme que l'on avait vu au septentrion, au midi, à l'orient et à l'occident et que jamais il ne pouvait atteindre.

Qui était-il ? d'où venait-il ? où est la mine de cinabre ?

* * La plupart des renseignements obtenus jusqu'à présent semblent prouver qu'il existe probablement du cinabre dans le nord de la province, ou, sans doute au delà même de ces limites, dans le territoire de la compagnie de la Baie d'Hudson, mais on en a signalé, aussi vaguement du reste, dans les comtés du sud.

Les légendes sont nombreuses à ce sujet et en voici une, entre autres, qui a été racontée par Montpetit avec le cachet et l'enthousiasme qui caractérisent cet écrivain si sympathique.

Montpetit se trouvait un jour chez Paul, le chef sauvage de Lorette quand, apercevant une bouteille pleine de mercure, il lui en demanda la provenance.

— Voici, dit Paul, ce que Thomas, un de nos sauvages, m'a raconté à ce sujet : " Il faisait la chasse, l'été passé, avec son beau-frère et la femme de ce dernier, dans les profondeurs des comtés de Témiscouata, l'Islet et Montmagny, les anciens terrains de chasse des Hurons, encore assez peuplés d'originaux, de caribous, d'ours et de castors, pour permettre à un homme de capacité d'y gagner sa vie. Comme ils remontaient, par un beau jour du mois d'août, ils s'arrêtèrent sur les bords d'un lac où ils avaient remarqué de nombreuses pistes de caribous. Pendant que les hommes couraient la femme préparait la cuisine. L'eau du lac étant vaseuse près de la rive, elle se mit en quête d'une source ou d'un ruisseau. Des sources et des ruisseaux, on en trouve, paraît-il, à tous les deux ou trois arpents dans ces endroits. Elle en eût trouvé dix au besoin, mais elle s'arrêta à la première source qui attira son attention, parce qu'elle *crachait des pois d'argent*. L'eau était claire et courante, elle en prit ce qu'il lui en fallait pour faire sa cuisine, puis, comme elle avait du temps à elle et que, de sitôt, les chasseurs ne reviendraient au camp, elle s'amusa à poursuivre ces gouttelettes brillantes qui se brisaient, s'émiettaient, s'égrenaient d'une façon étrange, puis se réunissaient, s'absorbaient sans se grouper pour former une masse, un poids extraordinaire.

" Elle en recueillit ainsi une quantité assez considérable, avec un plat. Rendue au camp, elle transvasa cette matière dans la bouteille que vous voyez, et qu'elle m'a apportée en arrivant, à titre de curiosité."

On fit des recherches, mais on ne retrouva jamais la source qui *crache des pois d'argent*.

Plusieurs fois des sauvages venant du Nord, ont apporté des échantillons de cinabre. On cite aussi la rivière Vermillon où on en aurait trouvé, paraît-il, et l'on se demande, à ce propos, si justement ce nom n'aurait pas été donné à ce cours d'eau, par suite d'une découverte de ce genre, puisque le vermillon est un sulfure de mercure.

M. Obalsky, ingénieur des mines de la province de Québec, s'exprimait ainsi à ce sujet :

—Je dois noter les nombreuses histoires que j'ai entendues sur du mercure qui aurait été trouvé dans ces régions. Des personnes dignes de foi prétendent en avoir vu à l'état natif rapporté par des sauvages ou des voyageurs, mais on n'a pu retrouver les endroits d'où il provenait. M. Stuart, de Québec, a même fait des explorations, dans ce but, il y a quelques années, mais sans succès. Sans vouloir admettre toutes les histoires des sauvages, on ne doit pas cependant être trop sceptique, et il serait possible que l'on rencontrât quelque jour les dépôts d'où provient ce mercure, produit qui serait d'une grande valeur pour la couronne et pour l'industrie.

Et voilà où l'on en est, beaucoup de personnes cherchant, personne ne trouvant.

* * Il y a bien des sauvages, me direz-vous et puis... l'homme de Buckingham, le fantôme, mais les sauvages ne disent jamais, ou presque jamais où se trouve une mine, persuadés, dit-on, qu'ils mouraient dans l'année ou qu'ils attireraient sur leur tribu des malheurs épouvantables.

Et puis, il y a autre chose encore, ce sont les récits mensongers et les fraudes auxquelles on est exposé, si on veut spéculer sur les racontars ou les échantillons produits.

Bien souvent, les ingénieurs des mines vous le diront, il arrive des gens porteurs d'échantillons, de très beaux échantillons de minerais, or, argent, cuivre, phosphate, amiante ou mica, qu'ils prétendent avoir trouvés sur certains terrains, mais renseignement pris, on s'aperçoit vite de la supercherie.

Le mieux à faire quand on a trouvé quelque chose que l'on croit avoir une certaine valeur, est de faire faire une analyse par un chimiste sérieux et de faire explorer le terrain par un ingénieur des mines.

Pour des acheteurs on en trouve toujours quand l'affaire est bonne.

Quelqu'un m'écrivait dernièrement pour me demander s'il y avait des pierres précieuses dans notre province.

Oui, mais ces produits sont généralement de qualité inférieure et ne peuvent être utilisés avec profit.

* * Pendant que les uns cherchent des mines d'autres craignent souvent d'être les victimes, témoins nombre de gouvernants qui n'ont vu approcher qu'avec terreur la fête du travail, qui a eu lieu le premier de ce mois.

Ce n'était pas du reste de la part des bons ouvriers, honnêtes et travailleurs, réclamant seulement des réformes qui paraissent nécessaires, que l'on craignait des troubles, mais bien de ceux qui ne travaillent guère et ne cherchent qu'à détruire purement et simplement sans savoir ce qu'il mettront à la place.

Les plus à craindre sont les meneurs, écrivailleurs dévoyés, aux idées fausses, sinon simplement méchantes, aux études embrouillées sans suite, ce sont aussi les conspirateurs politiques prêts à profiter du moindre mouvement pour en arriver à leurs fins.

Heureusement tout s'est assez bien passé et il y a lieu d'espérer que les réformes sociales s'opéreront sans guillotine ni fusillade.

On craignait des troubles à Londres, à Berlin, à Paris, à Vienne, à Madrid et en nombre d'autres villes, mais les mesures d'ordre étaient si bien prises que les démonstrations ont eu lieu sans trop de têtes cassées.

Et justement à propos de cela, un de mes amis me disait le 30 avril :

—Voyez quelle différence entre l'Angleterre et la France. A Paris on se dispose à empêcher la manifestation dans une certaine mesure, toute la police, toutes les troupes sont sur pied. A Londres on laisse faire, on ne s'en occupe pas.

Le 2 mai, je lui montrai les dépêches, c'était tout le contraire, ou à peu près, à Londres les troupes étaient sur pied comme à Paris. On avait gardé les banques en Angleterre comme en France, mais à Londres, il y a eu cette différence, que le cortège des ouvriers n'a eu le droit de passer que par un itinéraire tracé par la police elle-même.

LÉON LEDIEU.

J'ATTENDS

Deux rimeurs devisaient sous le porche d'un vieux palais abandonné.

—Composons une romance, dit l'un, comme pris d'une inspiration subite.

—Excellente idée, opina l'autre. Nous sommes inconnus aujourd'hui, qui sait si, demain, cela ne nous rendra pas aussi célèbres que Béranger. Il suffit de trouver un bon *clou* pour le refrain, et notre romance à un succès renaissant.

—As-tu ce *clou*... en puissance ?

—Pas encore, mais laisse-moi aller méditer un peu à l'intérieur de ces murs, et je te promets non plus un *clou* mais une *perle* ! Trouve seulement la première strophe et ma verve intarissable se charge du reste. Nous ferons comme le troubadour Blondel et Richard Cœur-de-Lion, tu chanteras à l'extérieur et je répondrai à l'intérieur. Est-ce entendu ?

—Oui, oui !

Et voilà comment, un instant après, on pouvait entendre un Blondel à cheveux roux s'époumoner en plein air, par une belle journée de printemps, et répéter naïvement à tous les échos d'alentour :

Que fais-tu là pauvre poète
Dans tes quatre murs enfermés !
Ton âme rêveuse, inquiète
N'a donc plus soif d'air parfumé
Le premier bourgeon va sourire
Au premier souffle du printemps
Que fais-tu là quand tout respire ?

Blondel attendit une heure, deux heures. Richard ne donna pas le moindre signe de vie. Bientôt vint le crépuscule, puis la nuit sombre, puis l'aube. Au premier chant du coq, l'inspiration de Richard trouva paraît-il son *clou*, car on l'entendit s'écrier triomphalement :

J'attends, j'attends, j'attends !

* *

Blondel n'avait pas fini son rôle de sentinelle. Il attendit encore longtemps la fin de la romance promise par son confrère, si longtemps que lorsqu'il se décida à risquer une deuxième strophe pour lui rafraîchir la mémoire, le premier bourgeon devenu une feuille respectable riait aux éclats, et dame Nature était déjà passablement avancée dans sa toilette :

La nature fait sa toilette :
Elle a pour de prochains ébats
Mis sa jupe de violette
Et son écharpe de lilas.

Si Blondel n'eût pas été dans la nécessité de jéner plusieurs jours durant, par la faute de son ami, je ne lui pardonnerais pas la toilette sommaire dont il affuble la nature. Une jupe de violette et une écharpe de lilas, c'est charmant, mais ce n'est pas assez pour la saison. Il aurait dû ajouter un corsage de rose, un chapeau de coquelicot, des souliers de pivoine et une ombrelle de feuilles de laitue avec des glands vert grenouille.

Viens et mêle ta poésie
A tous les échos palpitants,
Que fais-tu, pourquoi fuir la vie ?

Et l'ami Richard répondit encore "j'attends !" C'est évidemment ce qu'il avait de mieux à faire, car un rimeur qui s'évertue une journée et une nuit à trouver un refrain de cette force, ne doit pas être bien pressé de mêler sa poésie à tous les échos palpitants. S'il osait seulement lutter avec un écho il y a tout à parier qu'il attraperait une échauffaison compliquée d'une *jaunisse palpitante*. Heureusement que Blondel qui espère toujours lui tirer les vers du nez, change de tactique à la troisième strophe et attaque la corde des sentiments :

N'es-tu que l'ombre de toi-même
Et faut-il donc pour t'émuouvoir
Te dire que celle qui t'aime
Implore ton baiser ce soir ?
Au souvenir de si doux charmes
Quel cœur ne s'ouvre à deux battants ?
Que fais-tu les yeux pleins de larmes ?

Toujours farceur, ce Blondel. Il ne voit pas son ami et il s'aperçoit qu'il a les yeux pleins de larmes tout comme cette petite poule qui pleurait parce qu'un coq chinois lui avait refusé un baiser, le jour de sa fête ! O ineffable intuition, je reconnais là ta

griffe. Qui ne donnerait beaucoup, après cela pour connaître l'amante de Richard. Une demoiselle qui peut ainsi faire ouvrir un cœur à deux battants comme une porte de grange au seul souvenir de ses charmes, doit sûrement passer pour une merveille dans son canton.

* *

Il y a longtemps qu'on désirait savoir ce que Richard pouvait bien attendre dans sa retraite. La dernière strophe va nous donner enfin la fine fleur de ses aspirations :

J'attends que mon âme recouvre
La vie avec la liberté !
J'attends que cette porte s'ouvre
A Lazare ressuscité !
J'attends les heures solennelles
Qu'un jour me versera le temps :
J'attends qu'on me rende mes ailes
J'attends

Après ce grand effort d'imagination, digne bouquet d'une romance sans pareille, l'ami Blondel, transi, affamé, mais tout joyeux de tenir un chef-d'œuvre, regagna ses pénates et laissa Richard attendre à sa guise *la vie et la liberté de son âme*, ainsi que *Lazare ressuscité* ! ! ! ! !

Généralement, les poètes du calibre de Richard print beaucoup l'ambrosie et le nectar des dieux, notre captif, lui, semble viser une liqueur plus nouvelle, la liqueur des heures solennelles que le Temps, en costume de commis de buvette lui versera un jour dans un verre à patte. En attendant ce jour mémorable, il se dédommage des désagréments de l'attente en sablant à grands traits le contenu d'un tonneau de Malvoisie, découvert par hasard au cours de ses méditations poétiques, dans la cave du vieux palais. Il n'y avait pas de danger qu'il vint prévenir Blondel, qui se morfondait à la belle étoile, de l'heureuse découverte. Il aurait pu monopoliser le tonneau à son profit. Aussi, pour se mettre en règle vis-à-vis sa conscience, quand Richard aura épuisé son trésor liquide, il mandera alors son ami Blondel par le téléphone pour venir l'aider à distiller le résidu de son tonneau et partager avec lui l'honneur d'avoir mis au jour entre deux rasades, cette romance grotesque ou mieux cette chinoiserie populaire intitulée :

J'ATTENDS !

Ch. M. Ducharme.

JEUX DE SALON

LE ROMAN EN HUIT MOTS.—Ce jeu ne peut se jouer qu'entre cinq ou six personnes au plus ; il y a confusion si l'on est trop nombreux.

On prend autant de papier qu'il y a de joueurs, tous armés d'un crayon et d'une plume.

On écrit, en tête de chaque feuille, huit mots bien séparés. Chaque joueur prend une de ces feuilles et doit écrire une histoire, faire un récit quelconque, en plaçant les huit mots indiqués, dans l'ordre même où ils sont placés. Ils doivent faire partie du récit, où ils doivent arriver naturellement, comme si ils y étaient indispensables.

Avec des joueurs ayant de l'esprit, ce jeu peut être charmant, car il prête aux récits les plus fantaisistes et les plus amusants.

Nous sommes toujours heureux lorsque nous le jouons avec ma vieille tante.

Dans l'air que respire tout homme civilisé, il y a quelque chose de la France.—FALLIÈRES.

L'esprit a ses âges comme le corps, qu'il faut entourer des mêmes sollicitudes.—P. J. STABL.

La femme, si prompt à se faire honneur des avantages de son mari, est souvent la dernière à reconnaître ses mérites.—G.-M. VALTOUR.

Jeunes gens, ne voyez pas le monde trop en beau, de peur que vous ne perdiez courage le jour où vous le verrez comme il est.—E. IANISSE.



A L'AMOUR

Enfant, l'on me vantait les biens de ton empire
Douceurs, grâces, beautés, mille attrait à la fois
Hélas ! j'ai tant souffert, laisse-moi te le dire
Ils portent du poison les traits de ton carquois !

Tu m'avais transpercé de tes flèches de flamme,
Petit tyran, aimé du pauvre adolescent !
Ces traits c'étaient pour moi le regard d'une femme
Son sourire vainqueur, son chaleureux accent !

Et je m'abandonnais en toute confiance,
Comme on aime à vingt ans j'aimais éperdument !
Je me livrais trop tôt : ma plus douce espérance
A dû s'évanouir, et j'ai su le tourment !

Mais va, fils de Vénus, l'amitié pure et sage
S'ait consoler parfois d'un amour insensé.
Puisqu'il est temps encor, j'en ferai mon partage,
Et le suprême espoir d'un pauvre cœur blessé !

Fridt Olm.

Avril, 1890.

M. CHAPMAN.

"LES FEUILLES D'ÉRABLE"

I

Lorsque M. Chapman fit paraître les *Québécoises*, la critique, qui est sourde et... un peu bête, se tut ou daigna à peine dire deux mots de ce livre par lequel débutait un vrai poète, disciple harmonieux, ou plutôt heureux émule des Crémazie, des Fréchette, des Lemay, et qui volait déjà bien haut de ses propres ailes.

Elles ont grandi de plus d'un *empain*, ces radieuses ailes, et, dans son nouveau recueil : *Les Feuilles d'Érable*, le poète les déploie dans toute leur envergure. En d'autres termes, il y a progrès marqué. La langue est plus nette, la facture est plus souple et plus ferme, le coloris plus éclatant, la lumière et les ombres mieux distribuées ; le vocabulaire s'est enrichi d'expressions pittoresques et voyantes. C'est partout même flamme, même chaud patriotisme, même généreux enthousiasme, même amour sacré de l'Art ; mais rehaussé de plus d'ardeur, d'éclat, de brio.

En vain les années sont venues, le poète est resté jeune de cœur et d'esprit, de plus en plus épris du beau et de plus en plus avide d'idéal. Aux appels touchants de l'amitié, aux accents émus de la douleur, aux cris plus déchirants de la misère profonde, son vers soupire, gémit, sanglote comme une source voilée. Parfois domine une note plus gaie, quasi égrillarde, où le vieil esprit gaulois pétillait, où un réalisme de bon aloi rit aux éclats... Mais ces moments sont rares ; et le poète revient bientôt aux "beaux rêves des longs jours d'été", ou retourne au culte d'une muse plus sévère. Dans les *Deux Drapeaux*, *La France*, *La Mère et l'Enfant*, *Donnez*, il a mis le meilleur de son âme. Le lyrisme débordant dans l'ode à Louis Fréchette, l'*Érable*, *Le Huron*, et les stances à Eugénie Tessier, cantatrice aveugle. Un souffle puissant anime le poème des *Invincibles*, beau comme un fragment d'épopée. Quelle profusion d'images et de fusées sonores, quel luxe de couleur et de farandoles dans l'*Aurore boréale* ! Quel entrain joyeux, quelle gaieté bruyante, quelle ironie douce et légère, quel comique de bon ton dans le *Carnaval*, la *Sucrière*, *Un Groupe* ! Plusieurs pièces, où respire le sentiment de la nature, où le goût du pittoresque l'emporte, rattachent l'auteur à l'école paysagiste, qui compte en France des tenants illustres. Par le soin des détails et le fini de l'ensemble, par l'exécution impeccable et l'irréprochable rendu, la *Naufragée* et *Une légende* accusent une sûreté de main vraiment magistrale, en même temps qu'un style plus personnel, un naturel plus vif, une plus grande simplicité de langage. Pas une page de l'œuvre nouvelle que la fleur de poésie ne parfume délicieusement, où l'*oiseau bleu* qui hante l'imagination des artistes et des poètes ne batte gaiment de l'aile. André Theuriot, François Coppée, n'ont peut-être rien de plus frais, de plus enbaumé, d'un charme plus pénétrant que *Renouveau*, *Un rayon de soleil*, les perles du recueil.

Puis, c'est ce titre : *Les Feuilles d'Érable*, qui me plaît comme un sourire de printemps à travers la forêt ombreuse ou la haie ensoleillée. A dessein ou non, on songe à cette merveille : les *Feuilles d'Automne*... où se trouve, pour les pauvres, l'ode immortelle dont semble s'être inspiré M. Chapman, à l'exemple de Turquet. A la strophe enflammée de Victor Hugo :

Donnez ! pour être aimé du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,

Pour que votre foyer soit calme et fraternel !
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

les vers de M. Chapman répondent comme un "écho sonore" :

Donnez ! Faites le tour des misères cachées !
Visitez les taudis où d's femmes, couchées
Sur de hideux grabats, n'ont pas l'essentiel !
Enfant, donne aussi ! vends le hochet qui t'amuse.
Oui, donnez tous, afin que Dieu ne vous refuse,
Lorsque vous frapperez à la porte du ciel !

Hélas ! qu'il date déjà de loin, ce livre, le meilleur, le plus ému, le plus chrétien du Maître ! que d'automne ont, depuis lors, vu tomber toutes leurs feuilles ! que de soleils sont descendus derrière l'horizon !...

II

Le poète est créateur. Il part de peu pour arriver aux effets les plus étonnants. Un brin d'herbe agité par la brise ; une goutte de rosée aux premiers feux de l'aurore ; un ruisseau qui gazouille entre ses rives odorantes ; un nid de mousse dans une touffe de glaïeuls ; un vol de colombes "égrené dans l'azur de l'air ;" un chant de rossignol aux dernières lueurs du crépuscule ; moins encore, peut-être, suffit pour éveiller en lui "le chœur des voix intérieures".

Si des spectacles plus grandioses, si des scènes plus tragiques appellent son attention ou sollicitent ses regards ; s'il lui faut chanter les héros de la patrie, déplorer les maux de la guerre, s'apitoyer sur les nations en deuil, ou flageller d'un iambique vengeur oppresseurs et bourreaux ; alors le poète élève la voix au diapason de choses si lamentables, de réalités si douloureuses ; il laisse là la flûte et le pipeau pour le luth éploré ou le clairon retentissant, ou plutôt il ajoute à sa lyre "une corde d'airain..."

Admirez la puissance du vers, merveilleuse alliance de la musique et de la parole, "magnifique cadeau de Dieu à l'humanité," selon Ernest Hello.

On a dit de Paul de Saint-Victor que c'est un poète splendidement vivant ; que sa prose, rutilante et toute baignée de soleil, est belle comme les plus beaux vers. Cependant, toujours il lui manquera la rime glorieuse, sorte de "note de rappel", par laquelle des êtres faits l'un pour l'autre se reconnaissent et se répondent : Me voici ! dans le monde enchanté de la poésie, où les rayons sont mêlés aux ombres.

M. Chapman, qui pense, je crois, en vers, le sait mieux que personne. Il a des tours et des épithètes qui donnent à sa phrase plus de relief, à sa langue plus de timbre et de saveur. Son alexandrin se plie bien au rythme. L'hémistiche le partage sans monotonie, comme sans raidure. Peu de rejets et d'enjambements ne viennent en troubler l'harmonieuse cadence. Tels vers à l'allure immense, telles manières de dire extraordinaires, et que j'oserais appeler sublimes, enlèvent l'âme captivée et haletante :

Et l'océan la suit comme un lion dompté.

Et Sedan ne fait pas plus d'ombre sur son astre
Que l'aile du vautour sur l'orbe du soleil.

Qu'elle était belle à voir pendue à la mamelle,
Comme l'abeille d'or à la levre des fleurs !

Tantôt on le prendrait pour le réseau de toiles
Que Prométhée étend pour prendre les étoiles,
Ou pour le tablier sans bornes dans lequel
Les anges vanneraient des roses sur le ciel.

Déjà Hugo avait dit (*Etoiles filantes*) :

De brume à demi noyée,
Au centre de la forêt,
La prairie est déployée
Et frissonne, et l'on dirait

Que la terre, sous les voiles
Des grands bois mouillés de pleurs,
Pour recevoir les étoiles
Tend son tablier de fleurs.

Il arrive ainsi que l'auteur vise un peu à l'imitation, sans pourtant tourner au pastiche ; qu'il manque parfois d'idées, mais le poète est-il tenu d'en avoir toujours de bien arrêtées ? que l'*invention* lui fait alors défaut, et partant l'originalité, ce *laborum* du génie, couronné de rayons fulgurants.

Quelques vers, en très petit nombre, font tache çà et là, soit que, sans pécher précisément contre la langue, ils semblent friser l'hiatus (ce que le HAUTOIS A de *dieu dans sa note*), ou que le besoin de la rime ait forcé la main du poète. Mais que sont ces peccadilles, parmi des beautés de premier ordre ! Je n'en parle que pour mémoire et pour montrer que je ne fais pas de critique à l'eau de rose, que je suis moins panégyriste enthousiaste qu'impartial et froid justicier. D'ailleurs, je suis sûr que cette légère poussière disparaîtra sans peine au premier coup de brosse du peintre.

III

Ce qui me plaît moins, c'est cette forme du sonnet que M. Chapman semble avoir adoptée de préférence.

Malgré l'autorité, fort respectable, assurément, de Boileau, et son assertion passée en axiome, "qu'un sonnet vaut quelquefois tout un long poème ;" malgré la prédilection marquée de Louis Veuille pour le sonnet, je suis porté à croire que le *Lac de Lamartine*, la *Conscience* ou les *Pauvres gens*, d'Hugo, valent infiniment mieux que les sonnets de tous les parnassiens. M. Chapman, lui-même, nous contredira-t-il, si nous mettons au-dessus de tous ses sonnets le seul poème des *Invincibles*, d'un pathétique si saisissant, d'un vol à aussi grande envergure ?

Le sonnet est une forme surannée, bonne au temps des Voitures, des Benserade, et que les plus grands poètes de

nos jours ont dédaignée ; Brizeux et Turquet également. Avant eux André Chénier, "ce timbre qui avait des ailes," ne l'emploie pas une seule fois dans l'exécution de ses pastiches inimitables, où le cri ardent retentit avec une si poignante expression. Pour ne citer que notre Crémazie, qui, malgré ses inégalités, n'est pas moins un poète de race et le père de la poésie nationale, je parcours vainement son œuvre : le sonnet y brille par son absence. Depuis qu'on l'a rajeuni et remis en honneur, j'avoue qu'on en fait de beaux comme un camée antique. N'importe ! "le plus souvent, comme dit Ernest Dupuy, le sonnet français est un bijou brillant, léger, qui sonne creux."

Si le poète veut faire grand, il ne doit point couler sa pensée dans ce moule uniforme du sonnet, grand tout au plus comme un noyau de cerise. "En y versant trop d'idées, le moule creverait, et le travail serait gauchi." Qu'il prenne garde ! cet infrangible anneau du sonnet retiendrait ses ailes captives. Pour qu'il puisse les ouvrir toutes grandes, il lui faut l'ode, l'ambre, le poème ou le drame, héroïque et sombre.

Victor Hugo a attendu fort tard, pour céder au courant et sacrifier, au moins une fois, à la mode du jour. C'est dans la pièce des *Jolies femmes*, que j'emprunte aux *Quatre vents de l'Esprit* :

On leur fait des sonnets, passables quelquefois ;
On baise cette main qu'elles daignent vous tendre ;
On les suit à l'église, on les admire au bois ;
On redevient Damiis, on redevient Clitandre.

Le bal est leur triomphe, et l'on brigue leur choix ;
On danse, on rit, on cause, et vous pouvez entendre,
Tout en valsant, parmi les luths et les hautbois,
Ces belles gazouiller de leur voix la plus tendre :

—La force est tout ; la guerre est sainte ; l'échafaud
Est bon ; il ne faut pas trop de lumière ; il faut
Bâtir plus de prisons, et bâtir moins d'écoles ;

Si Paris bouge, il faut des canons pleins les forts—
Et ces colombes-là vous disent des paroles
A faire remuer d'horreur les os des morts.

"Le sonnet de Hugo, ajoute Ernest Dupuy, scintille autant que tout autre ; mais il a le poids d'un lingot".

Quoi qu'il en soit, puisque sonnets il y a, M. Chapman, en compte de très jolis, frappés à l'emporte-pièce, et qui chatoient sur toutes leurs facettes ;—d'autres qu'il fera bien de remettre sur le métier, selon le conseil de Despréaux, et qu'il aurait pu dès ce moment éliminer de son œuvre ; ainsi allégée, elle eût gagné, certes, en perfection et en hauteur sereine.

M. Chapman aura toujours raison de revenir à la grande poésie, source de ses meilleures inspirations, et de revêtir sa pensée de cette forme splendide et vivante, éternellement jeune.

Une gloire digne de son talent, lui viendra de ce côté, et fera retentir son nom parmi les plus acclamés. Cette gloire, qui ceint d'une auréole le front des héros et des poètes, nous la souhaitons à M. Chapman, prochaine, triomphale et grandissante.

JEAN-BTE BÉRARD.

NOS GRAVURES

L'ALBANI

Pas un amateur de musique, pas un Canadien-français, ne prononce ce nom sans émotion.

Elle est le témoignage vivant du sentiment artistique inné de notre race. Aussi qui ne l'aime, qui ne la chérit ?

Redisons sa biographie à l'occasion de sa visite. L'Albani, ou plutôt Marie-Emma Lajeunesse, naquit à Chambly en 1818, d'après Napoléon Legendre, en 1851, d'après Léon Famelart.

Son père, d'étudiant en médecine devint bon musicien, et il voulut inculquer à sa fille les éléments de son art : car il avait reconnu des aptitudes naturelles qui ne trompent pas un œil exercé.

Dès que Marie eut atteint l'âge de quatre ans, il se dévoua à son instruction musicale. La petite travailla cinq heures par jour durant longtemps, puis à l'âge de huit ans elle débuta dans cette ville. Quelques années plus tard "elle déchiffrait à première vue les partitions les plus inextricables des maîtres".

En l'an 1862, Emma Lajeunesse entra au couvent du Sacré-Cœur au Sault-au-Recollet. Elle manifestait, paraît-il, le désir d'embrasser la vie religieuse.

En 1864, son père allait, avec ses enfants (ils étaient trois), demeurer à Albany, N.-Y.

Plus tard, sur les conseils de l'évêque Conroy il se rendait en France où le ténor Duprez accueillait notre jeune diva.

"Elle étudia ensuite deux années chez Lamberti à Milan, fit ses débuts au théâtre de Menine dans la *Sonnambule* sous le nom d'Albani."

Successivement elle chanta à Malte, à Florence à Londres, à Paris, à St-Petersbourg, à New-York et rapporte de brillants succès.

Depuis elle a pour ainsi dire paru sur toutes les scènes du monde et sa renommée a suivi une marche ascendante.

ADAM MIZARE.

M. EDMOND LAREAU

La mort toujours cruelle et égoïste dans son choix, vient de frapper, encore une fois, le Canada-Français. Oui, car Edmond Lareau était une de nos plus belles gloires politiques et littéraires ; et le barreau canadien pouvait, à bon droit, se vanter d'avoir un tel homme dans ses rangs.

Après M. Chauveau, il fallait M. Lareau ; l'élève était digne du maître, et le jeune tribun avait mérité de paier avec le vieil orateur. Puis, n'étaient-ils pas, tous deux, littérateurs ? La mort a prouvé qu'elle cherche de préférence ses victimes parmi les hommes marquants et les esprits d'élite.

M. Edmond Lareau était natif de St-Grégoire-d'Iberville ; ses ancêtres, venus de France après la cession du Canada, en 1750, s'établirent d'abord à Chambly, joli village, assez considérable, bâti sur la rive ouest du Richelieu. Il avait fait son cours d'étude au collège Ste-Marie du Monnoir et était gradué des Universités Victoria et de McGill, où il était professeur de droit depuis 1876, date de son admission au barreau.

Ce fut un littérateur à la plume infatigable, il a produit plusieurs ouvrages dignes de mention dont les plus considérables sont l'*Histoire de la Littérature* et l'*Histoire du Droit canadien*.

La récompense semblait vouloir suivre le travail, et les électeurs du comté de Rouville l'avaient chargé de leur mandat à l'Assemblée Législative de Québec. Il avait les idées politiques de l'immortel L. J. Papineau. Cependant, son caractère indépendant, loyal et sincère, lui attirait toutes les sympathies de ses adversaires mêmes. M. Lareau n'avait que quarante-deux ans ; c'est bien tôt pour mourir !

Montréal vient donc d'éprouver une perte sensible, mais l'impitoyable mort qui en est la cause ne couvrira pas du voile de l'oubli cet illustre citoyen, ce bon père, cet excellent époux ; non, car le nom brillant d'Edmond Lareau est fait pour rester gravé dans la mémoire de chaque homme de cœur qui aime son pays.

On pourrait sur sa tombe tracer ces seuls mots qui résument toute une vie de citoyen modeste et vertueux : "Droiture et Loyauté".

ROD. BRUNET.

MEXIQUE

Mexico, au temps de la conquête de Cortez, était bâtie au milieu d'un grand lac, et communiquait avec la terre ferme au moyen de chaussées. Aujourd'hui, le lac est en partie desséché et le terrain, cultivé et planté d'arbres en certains endroits, forme ailleurs de vastes marécages. Dans la direction du nord est une immense nappe d'eau peu profonde couvre encore le sol et reflète dans ses eaux bleues les cimes des montagnes qui entourent la plaine. C'est ce qui reste du lac ancien et qu'on appelle le lac de Texcoco, ville située sur ses bords. Vue d'un point culminant, par exemple d'une des collines au pied des montagnes, cette plaine de Mexico offre un panorama splendide, quelques-uns, les enthousiastes, disent : unique au monde. Au milieu de la verdure, les dômes et les clochers des églises de la capitale ; dans la plaine, les villages, les haciendas (fermes) ; au loin le lac brillant, les cimes découpées de l'immense cercle de montagnes que dominent les deux pics plus blancs que l'argent du Popocatepetl et de l'Izticihuatl, toujours couverts de neige. Puis, encore d'autres lacs, des arbres, de la verdure. Plus près, la colline de Chapultepec, ombragée d'un bois splendide et portant à son sommet l'ancien palais des rois aztèques transformé en "résidence présidentielle" et en école militaire. Sur les premiers gradins de la chaîne, la jolie petite ville de Tacubaya où les "citadins" vont jouir de l'ombre, de la fraîcheur que donnent des eaux abondantes et d'un air plus pur que dans la capitale.

Ce paysage sous un ciel toujours bleu, et à cette époque de l'année, sans pluie, sans vent, sans orage,

éclairé par un soleil brillant et chaud, donne l'idée de ces printemps perpétuels attribués à l'Orient.

Hélas ! (faut-il dire hélas !) les deux pauvres missionnaires, occupés du matin au soir à parcourir les rues de Mexico, ne peuvent guère jouir de ces beautés de la nature entrevues seulement du tramway qui les envoyait à Tacubaya faire des visites intéressées en faveur de leur mission. Aussi, si ces descriptions sont incomplètes et très imparfaites, ce n'est pas tout à fait de leur faute. Si jamais ils ont des vacances, ils pourront vous envoyer des peintures mieux étudiées de la campagne mexicaine. Pour le moment, ils ne peuvent guère vous parler que de la ville.

Celle-ci forme un grand carré plus ou moins régulier percé de part en part, d'un côté, par les *avenidas* (avenues) qui se dirigent de l'est à l'ouest et d'un autre côté par les *calles*, rues qui vont du nord au sud. On a voulu imiter ici les villes de l'Amérique du nord bâties "en damier" et c'est tout récemment qu'on a donné aux voies urbaines ces noms d'*avenues* et de *rues*, distinguées par des numéros. Mais tout le monde emploie l'ancienne dénomination qui comprend beaucoup de noms de saints.

Mexico comptait autrefois un grand nombre d'églises, de chapelles, de couvents ; depuis la suppression des Ordres religieux, ces couvents et collèges sont devenus des casernes, des musées, des écoles gouvernementales, etc.

Maintenant encore la ville est dominée par bon nombre de clochers et de dômes qui, comme les églises, se ressemblent tous et appartiennent à ce style espagnol du temps des descendants de Charles-Quint, style plus ou moins grec, à plein cintre, tympans, colonnes, surchargé de dorures, d'ornementations parasites. Quelques rétables feraient la joie d'un Espagnol du XVII^e siècle ; c'est le triomphe du fouillé, du tourmenté, du guilloché. Mais si les détails fatiguent parfois la vue, il faut reconnaître que tous ces dômes massifs et ces tours carrées donnent un aspect monumental à l'ensemble de la ville. La cathédrale est d'un effet grandiose, vue de la place immense qui s'étend devant sa façade. Le *Palacio*, qui forme à lui seul un des côtés de cette place, ne mérite pas le titre de monument, à moins que ce ne soit pour son étendue.

Les hôtels et maisons particulières n'offrent rien de remarquable extérieurement. Elles n'ont en général qu'un seul étage en raison du peu de solidité du sous-sol et de la crainte des tremblements de terre. L'intérieur de ces maisons, qui sont spacieuses, rappelle les habitations arabes avec leur cour entourée de galeries, décorées d'arbustes et de fleurs, et leurs terrasses à l'orientale. Outre la place *Del Palacio*, Mexico est fière de posséder son *Alameda*, promenade plantée de beaux arbres et sillonnée d'allées où la belle société vient se pavaner le dimanche en écoutant les musiques militaires.

Les rues les plus fréquentées, les mieux tenues où se trouvent les beaux magasins, les grands hôtels sont celles qui unissent ces deux places. En s'éloignant du centre de la ville, dans les *barrios*, on trouve les quartiers habités par la classe pauvre, des maisons qui n'ont qu'un rez-de-chaussée, des rues point ou mal pavées, des ruisseaux ou des mares d'eau croupissante qui dégagent en paix des miasmes infectes. Rien de plus semblable aux quartiers excentriques du Caire ou d'Alexandrie.

(Extrait d'une lettre des RR. PP. Gallen et Terrien).

LES SALLES D'ARMES A MONTRÉAL

NOTES HUMBLEMENT DÉDIÉES AUX AMATEURS D'ESCRIME

J'étais à feuilleter quelques brochures l'autre jour, cherchant un renseignement quelconque, lors que certain passage de l'*Histoire de Montferrand*, par Benjamin Sulte, me fit songer à donner une liste aussi complète que possible des professeurs, ayant enseigné publiquement l'escrime et tenu des salles d'armes à Montréal.

Voici le résultat :

Selon toute probabilité, il n'y eut pas de ces sortes d'écoles avant l'occupation anglaise, du moins l'histoire n'en fait pas mention que je sache. La

première dût être celle que signale notre historien populaire dans ces lignes :

"Après la signature de la capitulation de Montréal, le 8 septembre 1760, les troupes françaises furent embarquées pour retourner dans leur patrie, mais les soldats qui optèrent en faveur de la colonie, eurent la permission d'y demeurer. L'un de ces derniers, Joseph Montferrand, (1) se fixa à Montréal et ouvrit une salle d'escrime qui fut bientôt très fréquentée. La taille imposante, la force herculéenne, l'adresse de ce maître d'armes le mirent en réputation. La légende rapporte que, célébrant le premier jour de l'année en nombreuse compagnie, à l'hôtel des Trois-Rois, il s'éleva une querelle entre lui et plusieurs convives. Les épées sortirent du fourreau. On était encore si près de la guerre de sept ans que la rapière et le fleuret étaient bien portés. Les militaires anglais voulurent contraindre Montferrand à se tenir tranquille. Il les chargea avec fureur et fit maison nette". (Benjamin Sulte).

Bientôt cependant, sous le régime anglais, l'épée fut remplacée par la boxe, et il s'écoula un assez grand espace de temps, durant lequel, l'escrime semble être devenue le privilège exclusif des troupes anglaises.

Enfin paraît Guillemain qui fonde une salle d'armes au coin des rues Coté et Vitre. Un ou deux ans après, il est remplacé par Ghidone. Puis vient Combe dont la salle fut d'abord Côte Saint-Lambert, ensuite rue Notre-Dame près de la Gare Dalhousie.

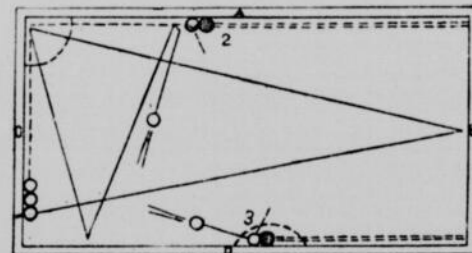
Vers le même temps Vandamme ouvre une autre salle. En 1882, David Legault, commandant actuel de la garde du palais archiépiscopal et de la garde indépendante Salaberry, fonde son école devenue si prospère que l'apathie des Canadiens pour cette science semble vaincue.

Joseph Comte, dont le MONDE ILLUSTRÉ a publié dernièrement le portrait et la biographie, clôt la liste pour le moment.

E. Z. MASSICOTTE.

7^e COUP DE BILLARD

COMPOSÉ PAR LE PROFESSEUR VIGNAUX



TROIS RENCONTRES FACILES

Fig. 1.—Bille 1, attaquée avec douceur et vitesse au besoin, légèrement à gauche, choque la 2, va toucher la bande B et revient dans le cercle pointillé tracé au coin des bandes A, D, pendant que

B. 2, choquée fin et restée immobile, a transmis automatiquement l'impulsion reçue à

B. 3 qui, suivant lentement la bande D, se rend dans le cercle pointillé A D, où doit avoir lieu sa rencontre avec B. 1.

NOTA.—Ce coup n'est jamais sûr, mais le massé serait plus difficile encore.

Lorsque la bille 1 est trop détachée de la bande ou trop loin de la bille 2 pour atteindre aisément et sans effet la bande B, elle doit choquer la 2 de façon à toucher la bande A vers le milieu, puis les bandes B, C. En un mot, on joue un coup de quatre-bandes comme si la 3 était déjà dans le cercle pointillé A D, où elle se rend encore.

Si la B. 3 arrive trop tôt, c'est qu'on a joué trop fort ou trop plein sur 2 ; si elle n'y arrive pas, c'est le contraire.

Fig. 2.—B. 1, attaquée avec assez d'énergie, coup un peu assommé, léger effet à gauche, choque B. 2 et bandes A, C, et revient dans le même cercle A D, pendant que

B. 2, choquée, s'est un peu éloignée de la bande, après avoir transmis presque toute l'impulsion reçue à

B. 3 qui suit bande A, bat celle B et revient dans le cercle A D, où elle doit rencontrer la B. 1.

Fig. 3.—Position analogue à la précédente, sauf que la bille 1 est plus près de la bande. Dans ce cas, il faut l'attaquer énergiquement en tête, de façon qu'elle reste contre la bande C, à la place de la B. 2, où elle attend la 3, qui vient la retrouver dans le cercle pointillé.

B. 2 s'éloigne comme dans la figure 2.

(1) C'est le grand père de Jos Montferrand, l'athlète canadien.



A MADEMOISELLE C. . .

SOUVENIR DES SUCRES

De ses premiers soleils, avril, tout radieux,
Faisait palpiter la nature,
Jetant aux quatre vents ses chants mélodieux,
Ses bruissements et son murmure,
Epars, encore aux champs, s'attachant aux gazons,
Quelques faibles gâteaux de neige
S'obstinaient au soleil qui de ses chauds rayons
Les rongeaient, en faisait le siège.

Mille ruisseaux joyeux descendant des coteaux
Gazouillaient dans les molles herbes,
Et dans les bois émus des phalanges d'oiseaux
Entonnaient des concerts superbes.
Tout avait un accent, et tout parlait à Dieu,
L'herbe, l'oiseau, le ruisseau, l'âme :
Au printemps joie immense, à Thiver long adieu,
Redisait l'amour dans sa flamme.

Dans un bois dont le bord, du fleuve St-Laurent,
Reçoit la vague qui soupire,
Une fumée au ciel, en un flot odorant
Monte sur l'aile du zéphyre,
C'est le sucre qui bouillit ! O quel jour de plaisirs !
Voyez à travers les érables
Courir ces couples gais pleins des mêmes désirs,
Humant les odeurs agréables

Dont le sucre a rempli les airs. Ils ont vingt ans :
Dans leurs cœurs bouillonne la sève,
Et s'inspirant des voix suaves du printemps
Ils vont semant et joie et rêve ;
L'illusion dorée inonde leurs regards,
Pour eux le ciel est sans nuage,
Et l'amour qui les voit fait scintiller ses dards
Dans l'onde pure du rivage.

Ah ! quels tendres propos n'avez-vous pas tenus ?
Anges, aimables filles d'Eve !
Les échos du grand fleuve en étaient tout émus,
Et tout frémissant, sur la grève,
Le flot semblait courir pour en être témoin.
O souvenirs, heures d'ivresse,
Je vous évoque, hélas ! vous êtes déjà loin !
Le temps vous poursuit et vous presse . . .

C'est une loi commune, ici-bas, tout s'enfuit,
Tout meurt, s'évanouit et tombe,
Le rayon de soleil sur la rose luit,
Puis tendre fleur elle succombe !
Mais que dis-je dans l'homme il est le souvenir
Qui survit à l'objet qui passe,
A sa voix les pensées que gonfle le soupire
Volent et traversent l'espace.

Eh ! bien je vous survis instants ensoleillés,
Et souventes fois, sur la rive
Dont nous avons émus les échos éveillés
De notre ivresse fugitive,
Solitaire et rêveur, sur l'aile des pensées
J'irai recueillir jeunes filles,
Le rêves que nos cœurs, de frissons oppressés,
Ont livrés aux brises gentilles.

J'irai sous le grand chêne, où, candide une voix
Me disait si charmantes choses,
Me parlait du bonheur qui vibrait dans le bois,
Et du doux langage des roses,
Jamais l'astre du jour ne m'a paru plus beau,
Jamais plus douce sa lumière,
Jamais j'ai mieux compris les accents de l'oiseau
Dans sa romance printanière.

Dis-moi, O jeune vierge ! Oh ! oui, toi qui parlais
A mes côtés sous le grand chêne,
Dis-moi si sur ton front le ciel mit ses reflets
Et sa candeur dans ton haleine !
Dans ta voix, ton regard, pétillait ce doux feu
Qui fit naître plus d'un poème,
Il enflamma mon âme . . . ah ! fais-m'en donc l'aveu,
Voulut-il me dire : " Je t'aime ? "

Montréal, 10 avril 1890.

J.-W. POITRAS.

A L'ÉTRANGER

Le pays est en ébullition : on prépare les nouvelles élections. Rassurez-vous, ce n'est pas au Canada, c'est au Japon où l'on va inaugurer le 1^{er} juillet la nouvelle constitution.

Ces bons Japonais ont fait preuve dans leur organisation électorale d'une rare candeur d'âme. Pour éviter les fraudes sur le nombre des votants, ils vont exiger pour chaque bulletin la signature de l'électeur. Heureux pays pour les candidats riches d'écus et pauvres de scrupule ; voilà qui garantit la loyale exécution des marchés louches ; on ne pourra plus du moins frauder le candidat, qui saura par les signatures s'il en a pour son argent. C'est un système de vote qui eût été fort goûté par certains richards, aspirant à représenter leurs concitoyens dans un pays moins éloigné de nous que le Japon.

Mais restons à l'étranger, et mettons, vous le voulez bien, que l'histoire dont je me souviens à ce propos, se passe en Chine, ou ailleurs. Un candidat

redoutait beaucoup pour le succès de son élection deux ou trois centres populeux, sans l'hostilité desquels il eut sans efforts décroché la médaille. Acheter des votes, il n'y fallait pas songer, et notre candidat ne l'aurait pas voulu. Comment faire ? Le futur député ouvrit un large crédit à son plus habile agent et s'en remit à lui du soin de gagner ses ennemis, pendant que lui-même chauffait le zèle de ses amis. Avec un peu d'esprit on arrive à tourner bien des difficultés. Notre homme, tout en affectant un grand dévouement pour son maître, prenait des airs découragés qui laissaient bien entendre qu'à son avis il était insensé de se présenter avec aussi peu de chances de réussite ; bref, il avoua qu'il était certain d'un échec, et ses affirmations appelant nécessairement la contradiction, il finit par offrir de parier, contre qui voulait, que son candidat ne serait pas nommé. Il enregistra nombre de paris dans la contrée qu'il travaillait, et ayant ainsi sournoisement intéressé beaucoup de gens au succès de sa cause, il obtint au futur député une belle majorité, dans les pays qui lui étaient les plus hostiles.

Ce n'est pas au Canada seulement que la vie parlementaire est émaillée de drôle d'incidents.

Après le discours de neuf heures du député canadien Martin, nous avons à enregistrer une séance de la Chambre grecque qui n'a pas duré moins de dix-heures.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces interminables séances n'ont jamais d'autre but que d'empêcher une loi de passer. C'est toujours pour ne rien dire qu'on parle si longtemps. Cela ne se voit que dans les parlements.

En Grèce, il s'agissait de retarder le vote pour le budget que le Président du Conseil, M. Tricoupi, voulait faire passer séance tenante. Le soleil se coucha sans que sa disparition mit un frein à l'éloquence des descendants de Démosthène. Les députés du gouvernement étaient muets comme des carpes, mais ceux de l'opposition se seraient fait des objections à eux-mêmes plutôt que de s'arrêter. Et le Président du Conseil, ne voulant pas céder, on transforma peu à peu les bureaux en réfectoires, puis la salle des séances en un vaste dortoir. Enfin l'aurore éclaira cette scène de désolation, sans que l'éloquence des uns eût lassé la patience des autres, et les ennemis, qui avaient littéralement couché sur le champ de bataille, entendirent avec effroi M. Coumondouros leur annoncer à leur réveil qu'il parlerait encore au besoin pendant deux fois vingt-quatre heures !

C'était trop ; on dut transiger, et l'on vota le budget de l'Intérieur, à la condition que celui de la Guerre serait ajourné. Après ce beau résultat, chacun s'en alla prendre un repos bien mérité.

Un pays où l'on ne plaisante pas avec le sommeil, c'est en Russie.

Deux braves gens s'endorment au théâtre. Ici l'on s'en prendrait à la pièce. Là-bas on juge leur cas injurieux pour l'administration, le public et les auteurs, et ils passent devant les tribunaux. Vous auriez certainement, pour toute défense, dit à vos juges :

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant. Mais connaissant mieux la législation russe, nos dormeurs cherchèrent de plus solides excuses. L'un prétendit n'avoir pas mis assez d'eau dans son grog, ce qui lui avait allourdi la tête ; mauvaise raison, qui le fit envoyer en prison. L'autre, plus avisé, se fit acquitter en rejetant sa faute sur l'effet de pastilles à l'opium, qu'il avait prises pour se préserver de l'influenza.

L'influenza, c'est déjà de l'histoire ancienne, et la noua, la maladie nouvelle dont on parle en Autriche, qui lui ressemble, dit-on, et fait dormir les gens pendant trois ou quatre jours, avant de les envoyer se reposer du sommeil éternel, ne semble pas devoir faire heureusement autant de bruit dans le monde.

Rien de plus vieux d'ailleurs que ces maladies nouvelles. *L'intermédiaire des Chercheurs et Curieux* cite un extrait d'un récit de voyage de deux jeunes Hollandais, d'où il appert qu'en l'hiver de

1657, certaine fièvre inconnue, accompagnée de rhume et de toux sévissait en tous lieux et "troussait beaucoup de monde". On l'appelait le mal à la mode, tout comme au XIX^e siècle. Mais les médecins, plus avisés que de nos jours, ne pouvant rien faire pour leurs clients, avaient imaginé de les consoler en leur persuadant que ceux qui souffraient de ce mal étaient certains de ne pas être atteints par la peste. Ne sommes-nous pas aussi crédules encore ?

La reine Anne d'Autriche, qui redoutait beaucoup la peste, voulut à tout prix avoir l'influenza et n'imagina rien de mieux que de se promener à pieds nus par sa chambre à coucher. Elle fut, paraît-il, servie à souhait, et la reine aux belles mains put se dire la femme la plus enrhumée de son royaume.

A propos d'Anglais, c'est surtout en voyage qu'on admire leur flegme. Un d'eux, après avoir, suivant l'usage, parsemé tout le wagon de sacs, de valises, de couvertures sans nombre, lisait tranquillement le *Times* dans son coin. Avez-vous remarqué qu'en wagon les Anglais occupent toujours un coin ! Comme si tous ses bagages n'eussent pas suffi, un chien, à demi caché sous la banquette, dormait à ses pieds. Survient un employé qui contrôle le billet d'un gros monsieur, souriant d'un air béat, puis celui du voyageur britannique, et, voyant le chien, demande à l'Anglais s'il a pris un ticket pour l'animal. — " Non " — " Dans ce cas veuillez en prendre un " — " Non " — " Alors, Monsieur, laissez ici votre chien qui ne peut voyager sans billet " — " Non " — " Et pendant que l'employé va chercher main forte, l'Anglais flegmatique lisait toujours son *Times*, et le gros monsieur souriait de plus en plus en plus béatement, probablement réjoui à la pensée d'être débarrassé de son encombrant voisin. — Le train avait déjà du retard ; impatienté, le chef de la gare arrive, s'instruit de ce qui se passe, et brusquement : " Ce chien est bien à vous, monsieur ? " — " Non " — " Alors se tournant vers le gros voyageur qui sourit toujours tranquillement : " Il est donc à vous, Monsieur ? " — " Parfaitement " — " Alors payez sa place " — " Très volontiers ".

S. DU LARRY.

UN SOUVENIR DU PASSÉ

LE MONDE ILLUSTRÉ ayant publié dans son avant-dernier numéro une superbe photo gravure du couvent des Ursulines des Trois-Rivières, enrichie d'une étude historique par M. Benjamin Sulte, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt pour ses lecteurs de mettre sous leurs yeux les strophes d'un cantique qui se chantait à Noël, dans ce monastère, de 1752 à 1806.

L'original de ce cantique a été fourni par le Rév. M. Chs Garceau, curé de St-Pierre les Becquets, qui le tenait lui-même de sa mère, Catherine Buisson, pensionnaire du monastère des Ursulines durant les années de sa jeunesse.

Pour être quelque peu passé de mode, ce cantique vaudrait encore, assurément, nombre des " nouveaux Noëls " qui, malgré leur richesse musicale, n'atteindront jamais la beauté des " vieux Noëls " véritables, que, malheureusement, par une espèce de vanité déplacée, l'on cherche à rayer trop complètement de la liste des chants de Noël.

Voici le cantique dans toute sa candeur primitive :

Allons, bergers, partons tous,
L'ange nous appelle,
Un sauveur est né pour nous :
L'heureuse nouvelle !
Une étable est le séjour
Qu'a choisi ce Dieu d'amour.
Courons au, zau, zau
Courons plus, plus, plus
Courons au, courons plus
Courons au plus vite
Voir ce pauvre gîte.

De nos plus charmants concerts
Que tout retentisse ;
Le ciel à nos maux divers
Est enfin propice.
Accordons, en ce grand jour,
Le fifre avec le tambour,

Timballe et lit, let,
Timbatron, tron, tron,
Timballe, timbatron,
Timballe et trompette
Hautbois et musette.

Satan, au fond des enfers,
Brûlant dans les flammes,
Voudrait dans les mêmes fers
Entraîner nos âmes.
Ne craignons plus ses combats
Tout son pouvoir est à bas.
Malgré sa, sa, sa,
Malgré fu, fu, fu,
Malgré sa furie
Dieu nous rend la vie.

Quel présent faut-il porter
A ce roi des anges ?
Robin pour l'emmailletter,
Fournira des langes,
Gros Guillot un agnelet,
Moi, je porte avec du lait,
Le plus beau, beau, beau,
Le plus fro, fro, fro,
Le plus beau, le plus fro
Le plus beau fromage
De notre village.

Mais pour bien faire la cour
A ce nouveau maître
Notre zèle et notre amour.
Doit surtout paraître.
Que chacun offre son cœur
Tout brûlant de cette ardeur :
C'est la saint, saint, saint,
C'est la to, to, to,
C'est la saint, c'est la to
C'est la sainte offrande
Que Jésus demande.

Quant à l'air sur lequel ces couplets se chantaient il y a cent ans et plus, il serait facile de le noter, car notre *centenaire*, M. Sulte, le sait par cœur, et le chante à qui veut l'entendre.

Il a existé autrefois dans le Bas-Canada un recueil connu sous le nom de *Cantiques de Marseille*, rempli de composition du genre naïf, pastoral, champêtre, selon les goûts de nos ancêtres. Petit à petit, les autorités ecclésiastiques l'ont fait disparaître pour faire place à des poésies plus littéraires et mieux inspirées.

J'estime que l'exemplaire d'un *Cantique de Marseille* se vendrait vingt piastres, aujourd'hui, parce que cette curiosité est devenue très rare.

Ed. Aubé

Ottawa, mai 1890.

Les écrivains de toutes les littératures

M. LE COMTE DE FALLOUX



Alfred Frédéric Pierre, comte de Falloux, naquit à Angers, le 7 mai 1811, et fit ses études au collège de la même ville. Son père était commerçant et fut anobli sous la Restauration pour les services qu'il rendit à la cause catholique et au parti monarchique. Alfred-Frédéric suivit les opinions de sa famille. Dès son arrivée à Paris, où il fit son entrée dans le monde,

aussitôt après avoir achevé ses études, il fut admis dans les salons de Mme Swetchine, où se réunissaient les membres influents du clergé et les chefs dirigeants du groupe catholique à la Chambre. M. de Falloux se fit remarquer dans ce milieu d'élite par la sûreté de son jugement et l'étendue de ses connaissances. Il en donna la preuve avec éclat, lorsqu'il publia, en 1840, son *Histoire de Louis XVI* et, en 1844, son *Histoire de saint Pie V*, qui furent très vivement critiquées par les adversaires

de ses idées, mais obtinrent un accueil des plus favorables auprès des esprits impartiaux. Quoi qu'il en fut, l'attention était appelée sur son nom, et lorsqu'il se présenta, en 1846, au collège électoral de Segré (Maine-et-Loire), sa candidature réunit une forte majorité de suffrage. Il alla siéger à droite et fut l'un des fermes soutiens de la légitimité. Quand éclata la révolution de février, son département l'envoya à la Constituante, où il prit d'emblée un rôle actif et prépondérant. Louis-Napoléon, en prenant possession de la présidence de la République, jeta les yeux sur lui, comptant sur sa collaboration et son dévouement. Il lui confia le portefeuille de l'instruction publique et des cultes. M. de Falloux avait depuis longtemps porté ses études sur les réformes à introduire dans l'enseignement. Son arrivée au ministère lui permit de les réaliser. La loi Falloux est restée célèbre ; nous n'avons pas à la commenter ici, mais nous pouvons rappeler qu'elle fit date. M. de Falloux fit partie, dans les derniers temps de l'Empire, du groupe des catholiques libéraux, qui comptaient également dans leurs rangs de Montalembert, Mgr Dupanloup et le duc Albert de Broglie. Après le Deux-Décembre, il quitta la vie publique, et se consacra presque exclusivement à la direction de ses propriétés rurales dans l'Anjou, tout en donnant ses heures de loisir à la littérature. Il publia alors une série de volumes de réelle valeur sur Mme Swetchine. Ces volumes, édités par la librairie Perrin, ont eu un grand succès. M. de Falloux fut aussi un des collaborateurs assidus du *Correspondant*.

En 1857, il fut élu membre de l'Académie française en remplacement de M. de Molé. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, il faut citer en première ligne ses *Souvenirs* et son *Etude sur Auguste Cochin*. M. de Falloux mourut à Paris, le 6 janvier 1886, au moment où il préparait l'impression de ses *Mémoires*.

Il eut pour successeur à l'Académie française, M. Gréard, qui a retracé, d'une manière fidèle et éloquente, la vie de ce vaillant combattant des lettres et de la politique. C'est au discours de réception de M. Gréard et à la réponse de M. le duc de Broglie que nous renvoyons ceux qui voudront avoir un jugement impartial sur l'œuvre de M. de Falloux.

CHARLES SIMOND.

UN MONUMENT NATIONAL A OTTAWA

Il y a quelque temps, je me trouvais le soir, à une assemblée, d'une de nos sociétés de bienfaisance.

La séance n'était pas encore commencée, et l'on discutait par groupes les questions du jour où l'on parlait d'autres choses, plus ou moins intéressantes.

Je m'approchai du groupe le plus important, en ce qu'il était composé des premiers dignitaires et des membres les plus intelligents de la société, et j'arrivai à temps pour entendre expliquer une idée grande et belle, et toute patriotique.

Il s'agissait pour les Canadiens-français d'un monument national à Ottawa.

Le plan proposé pour mener l'entreprise à bonne fin semblait facile, et doit l'être entre les mains d'hommes énergiques et vrais patriotes.

L'idée avait pris naissance dans la tête d'un de nos braves Canadiens, un de nos édiles qui nous fait honneur.

Il y a trois ans, le feu a détruit l'Institut Canadien, ici ; tout a brûlé, excepté les quatre murs qui tiennent encore bons.

Après l'incendie, on loua un local sur la rue Sussex, côté Est, mais quelque temps après on traversa la rue pour un autre quartier plus spacieux et plus commode. C'est là que l'on est aujourd'hui !

L'idée soumise par notre ami, était de rebâtir pour le présent, en partie notre Institut par une souscription recueillie seulement chez les Canadiens français d'Ottawa, et en faire ainsi notre monument national.

Depuis lors, je ne sais où l'affaire en est, car je n'en ai plus entendu parler.

J'ai cru que peut-être en envoyant ces lignes au MONDE ILLUSTRÉ, qui est très répandu dans la Ca-

pitale, nos Canadiens d'énergie se ressaisiraient-ils de l'idée pour la mener à bonne fin.

Pour commencer, la réunion d'une douzaine de personnes pour arrêter un plan de conduite, ferait plus, je crois, qu'une assemblée publique, qui pourrait être convoquée dès que le plan serait défini.

N. DURAND.

Ottawa, 1er mai 1890.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'AVRIL a eu lieu samedi, le 3 mai, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant

1er prix	No.	977....	\$50.00
2e prix	No.	13,273....	25.00
3e prix	No.	14,589....	15.00
4e prix	No.	16,181....	10.00
5e prix	No.	33,905....	5.00
6e prix	No.	22,485....	4.00
7e prix	No.	16,787....	3.00
8e prix	No.	14,305....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

97	4,814	10,767	14,914	23,520	27,989
700	5,045	11,685	15,445	23,684	28,005
801	5,407	11,875	15,564	23,692	29,986
1,312	5,865	12,247	16,537	23,825	30,409
1,464	6,012	12,540	16,694	23,907	30,518
1,516	6,062	12,545	16,809	23,980	31,429
2,097	6,498	12,580	17,504	24,479	31,725
2,265	7,482	12,771	18,622	25,716	32,542
2,326	7,486	13,812	19,643	25,915	32,935
2,504	7,514	13,883	20,821	26,337	33,087
2,844	7,542	13,919	20,997	26,837	33,542
4,030	9,008	14,611	21,815	26,961	33,767
4,488	9,585	14,665	22,802	26,988	34,761
4,637	9,715	14,880	22,899	27,049	35,342
4,736	10,739				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois d'AVRIL, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Bédard, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

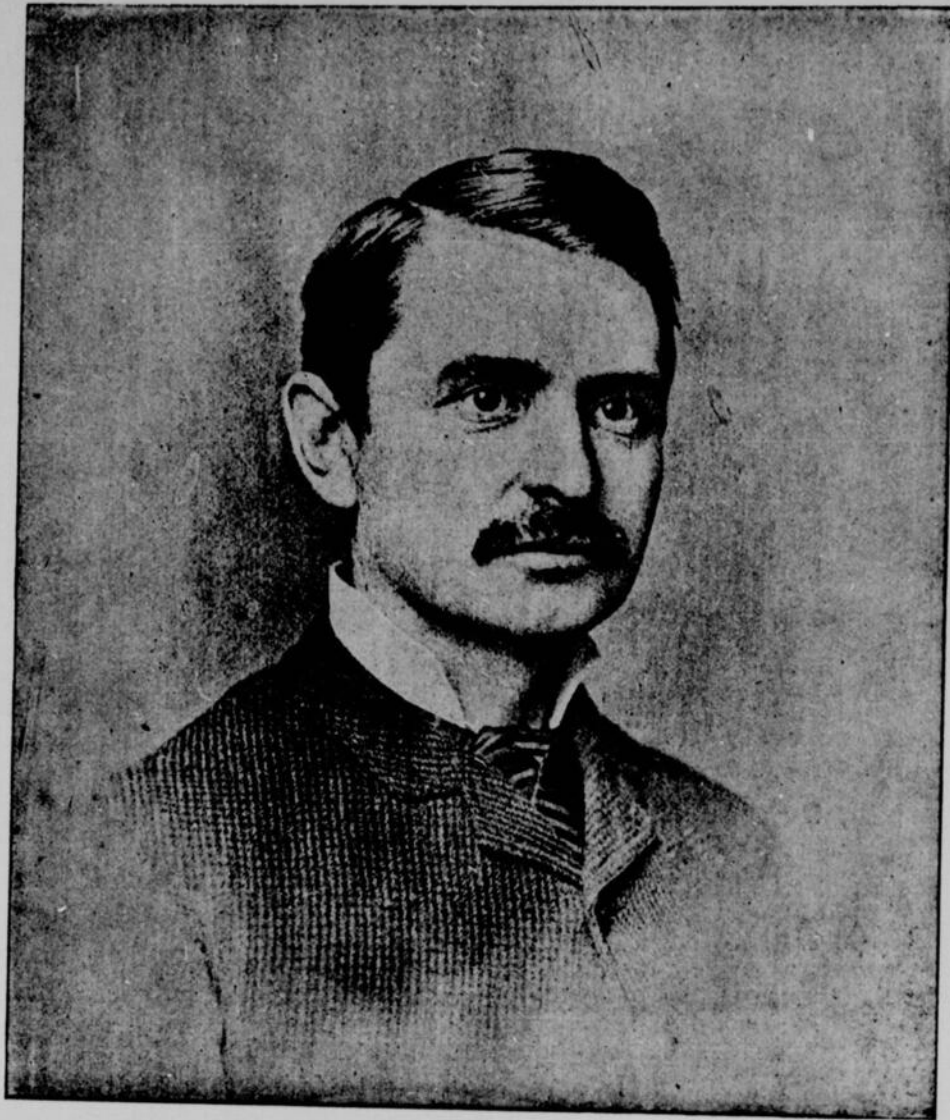
CARNET DE LA CUISINIÈRE

Œufs aux amandes.—Prenez des biscuits d'amandes, deux ou trois macarons, un peu de citrons confit ; pilez le tout ensemble, arrosez légèrement d'eau de fleur d'oranger, et saupoudrez d'une pincée de sucre.

Jetez alors gros comme une noisette de farine, quatre œufs et un demi-litre de crème. Passez le tout au tamis fin, et faites cuire au bain-marie.

Petits pâtés au jus.—Garnissez de pâte des petits moules à darioles, remplissez les d'une farce grasse ou maigre, à volonté, couvrez-les avec les abaisses du feuillage taillées au coupe-pâte. Dorez le dessus avec de l'eau, et mettez au four. Quand ils sont cuits, enlevez les couvercles, ciselez la farce, retirez les petits pâtés des moules et versez dedans un peu de bon jus très réduit.

Pour rendre les pommes de terre farineuses.—Les pommes de terre sont quelques fois aqueuses et désagréables au goût. Il paraît que, pour remédier à cet inconvénient, il suffit de ne jamais plonger les tubercules dans l'eau froide pour les faire cuire, mais de les mettre de suite dans de l'eau bouillante. Si l'on a le soin de recouvrir le tout d'un linge humide afin de condenser la vapeur, les pommes de terre seront délicieuses.



M. EDMOND LAREAU, DÉCÉDÉ
Photographie Archambault.—Photo-gravure Armstrong
GALERIE NATIONALE



MEXIQUE. — COTÉ OUEST DE LA PLACE DEL PALACIO, A MEXICO
Dessin du Rév. P. Gallen

ILLUSTRATION DU FEUILLETON DE "LA PRESSE"



COMME DANS LA VIE

(VOIR LA PRESSE DE CETTE SEMAINE)

FEUILLETON DE "LA PRESSE"

Roland arrive à la maison, tout découragé d'avoir perdu la position qui lui permettait de faire vivre sa sœur. Cette dernière cherche à lui relever le moral, en lui disant qu'elle peut travailler pour gagner sa vie.

Le fiancé de la jeune fille, Alice, est présent à la scène. Roland fait promettre à sa sœur d'épouser ce jeune homme, et la jeune fille lui en fait la promesse.

C'est la scène que représente cette gravure.

NOTES HISTORIQUES

Le Conseil-de-Ville, à sa séance du 18 novembre 1889, adopte un règlement élargissant la rue NOTRE-DAME, de la rue McGill à celle des Inspecteurs, à 60 pieds.

Les ÉLECTIONS municipales de 1890 qui ont eu lieu, en vertu de la nouvelle loi, le 1er février, ont donné le résultat suivant—nous ne parlons ici que des échevins élus avec opposition : St-Jacques : M. Azarie Lamarche a battu l'ancien représentant, M. Médéric Laurier ; Ste-Marie : l'échevin H. Jeanotte bat M. Alexandre Renaud ; St-Louis : l'échevin Boisseau inflige une défaite à son concurrent, M. Alp. Brazeau ; Centre : l'échevin Farrell défait M. L. J. Lajoie ; Hochelaga : M. Thomas Gauthier bat l'échevin Rousseau ; Ste-Anne : l'échevin Malone remporte la victoire sur M. Vaughan ; St-Gabriel : l'échevin Tansey défait M. Skelly. Le 7 février, les échevins se sont réunis pour élire les présidents des comités ; c'est à cette assemblée que les nouveaux conseillers ont été assermentés, au lieu de l'être le jour de l'inauguration, comme auparavant. L'inauguration a eu le 10 février.

Mme Rosalie Caroline DEBARTZCH, veuve du juge Monck, est décédée le 17 novembre 1889. Elle était la fille de M. Debartzch, seigneur de St-Charles,

une figure préminente de la rébellion. Quelque temps avant la bataille de St-Charles, la famille Debartzch avait fui à Montréal, et leur maison avait été convertie en fort, par les rebelles, pour résister aux forces du colonel Wetherall. Durant l'engagement elle fut brûlée. Mme Monck s'était mariée en 1849. Elle laisse trois fils et une fille.

M. Thomas WORKMAN, a laissé par son testament les legs suivants, en outre de ceux faits à sa famille : Hôpital Général, \$3,000 ; Maison protestante d'Industrie, \$4,000 ; Institution de bienfaisance, \$4,000 ; Institution de bienfaisance des Irlandais protestants, \$2,000 ; Institut Mackay, \$2,000 ; Hôpital de l'ouest, \$1,000 ; Boy's Home, \$2,000 ; Institut des matelots, \$1,000 ; Refuge des enfants protestants, \$1,000 ; Dispensaire de Montréal, \$500 ; Institut Fraser, \$4,000 ; Université McGill, \$121,000.

La réflexion augmente les forces de l'esprit, comme l'exercice celles du corps.

FEUILLETON "DU MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 10 MAI 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

—Non, bien qu'il soit peut-être plus aisé d'échapper aux poursuites au milieu d'une grande ville. Je serais plus en sûreté dans l'habitation de Vincent Hodge, de M. Farran ou de M. Clerc qu'à la villa Montcalm....

—Mais non mieux accueilli ! répondit la jeune fille.

—Je le sais, et je n'oublierai jamais que, pendant les quelques jours que j'ai passés près de vous, votre père et vous m'avez traité comme un fils, comme un frère !

—Comme nous le devons, répondit Clary. Etre unis par le même sentiment de patriotisme n'est-ce pas être unis par le même sang ! Il me semble, parfois, que vous avez toujours fait partie de notre famille ! Et maintenant, si vous êtes seul au monde....

—Seul au monde, répéta Jean, qui avait baissé la tête. Oui ! seul.... seul !....

—Eh bien, après le triomphe de la cause, notre maison sera la vôtre ! Mais, en attendant, je comprends que vous cherchiez une retraite plus sûre que la villa Montcalm. Vous la trouverez, et, d'ailleurs, quel est le Canadien dont la demeure refuserait de s'ouvrir pour un proscrit....

—Il n'en est pas, je le sais, répondit Jean, et aucun ne serait assez misérable pour me trahir....

—Vous trahir ! s'écria Mlle de Vaudreuil. Non !.... Le temps des trahisons est passé ! Dans tout le Canada, on ne trouverait plus ni un Black, ni un Simon Morgaz !

Ce nom, prononcé avec horreur, fit monter la rougeur au front du jeune homme, et il dut se détourner pour cacher son trouble. Clary de Vaudreuil ne s'en était point aperçue ; mais lorsque Jean revint près d'elle, son visage exprimait une si visible souffrance qu'elle lui dit, inquiète :

—Mon Dieu !.... Qu'avez-vous ?....

—Rien.... ce n'est rien ! répondit Jean. Des palpitations auxquelles je suis parfois sujet !.... Il me semble que mon cœur va éclater !.... C'est fini maintenant !

Clary le regarda longuement, comme pour lire jusqu'au fond de sa pensée.

Il reprit alors, afin de changer le cours de cette conversation si torturante pour lui :

—Le plus prudent sera de me réfugier dans un village des comtés voisins, où je resterai en communication avec M. de Vaudreuil et ses amis....

—Sans vous éloigner de Montréal, cependant ? fit observer Clary.

—Non, répondit Jean, car, très probablement, c'est dans les paroisses environnantes que l'insur-

rection éclatera. D'ailleurs, peu importe où j'irai !

—Peut-être, reprit Clary, serait-ce encore la ferme Chipogan qui vous offrirait le plus sûr abri !....

—Oui.... peut-être !....

—Il serait difficile de découvrir votre retraite au milieu de cette nombreuse famille de notre fermier....

—Sans doute, mais si cela arrivait, il en pourrait résulter de graves conséquences pour Thomas Harcher ! Il ignore que je suis Jean Sans-Nom, dont la tête est mise à prix....

—Croyez-vous donc, répondit vivement Clary, que, s'il venait à l'apprendre, il hésiterait....

—Non, certes ! reprit Jean. Ses fils et lui sont des patriotes ! Je les ai vus à l'épreuve, pendant que nous faisons ensemble notre campagne de propagande. Mais je ne voudrais pas que Thomas Harcher fût victime de son affection pour moi ! Et, si la police me trouvait chez lui, elle l'arrêterait !.... Eh bien non !.... Plutôt me livrer....

—Vous livrer ! murmura Clary d'une voix,



Honneur à Nicolas Sagamore !—Page 28, col. 2.

qui traduisait douloureusement le déchirement de son âme.

Jean baissa la tête. Il comprenait bien quelle était la nature du sentiment auquel il s'abandonnait comme malgré lui. Il sentait quel lien le serait de plus en plus à Clary de Vaudreuil. Et pourtant, pouvait-il aimer cette jeune fille ! L'amour d'un fils de Simon Morgaz !.... Quel opprobre !.... Et quelle trahison, aussi, puisqu'il ne lui avait pas dit de quelle famille il sortait !.... Non !.... il fallait fuir, ne jamais la revoir !.... Et, lorsqu'il fut redevenu maître de lui-même :

—Demain, dit-il, dans la nuit, j'aurai quitté la ferme de Chipogan, et je ne reparaitrai qu'à l'heure de la lutte !.... Je n'aurai plus à me cacher alors !

La figure de Jean-Sans-Nom, qui s'était animée un instant, reprit son calme habituel.

Clary le regardait avec une air indéfinissable de tristesse. Elle aurait voulu pénétrer plus avant dans la vie du jeune patriote. Mais comment l'interroger, sans le blesser par quelque question indiscrette ?

Cependant, après lui avoir tendu sa main qu'il effleura à peine, elle dit :

—Jean, pardonnez-moi si ma sympathie pour vous me fait peut-être sortir d'une réserve que je devrais garder !.... Il y a un mystère dans votre vie.... tout un passé de malheurs !.... Jean, vous avez beaucoup souffert !....

—Beaucoup ! répondit Jean.

Et, comme si cet aveu lui eût échappé involontairement, il ajouta aussitôt :

—Oui, beaucoup souffert.... puisque je n'ai pas encore pu rendre à mon pays le bien qu'il est en droit d'attendre de moi !

—En droit d'attendre.... répéta Mlle de Vaudreuil, en droit d'attendre de vous ?....

—Oui.... de moi, répondit Jean, comme de tous les Canadiens, dont c'est le devoir de se sacrifier pour rendre à leur pays son indépendance !

La jeune fille avait compris ce qu'il y avait d'angoisses cachées sous cet élan de patriotisme !.... Elle aurait voulu les connaître pour les partager, pour les adoucir peut-être !.... Mais que pouvait-elle, puisque Jean persistait à se tenir dans des réponses évasives ?

Cependant, Clary crut devoir ajouter, sans manquer à la réserve que lui imposait la situation du jeune homme :

—Jean, j'ai l'espoir que la cause nationale triomphera bientôt !.... Ce triomphe, elle le devra surtout à votre dévouement, à votre courage, à l'ardeur que vous aurez inspirée à ses partisans ! Alors, vous aurez droit à leur reconnaissance....

—Leur reconnaissance, Clary de Vaudreuil ! répondit Jean en s'éloignant d'un mouvement brusque. Non !.... jamais !

—Jamais ! Si les Franco-Canadiens que vous aurez rendus libres vous demandent de rester à leur tête....

—Je refuserai.

—Vous ne le pourrez pas !....

—Je refuserai, vous dis-je ! répéta Jean d'un ton si affirmatif que Clary en demeura interdite. Et alors, plus doucement, il reprit :

—Clary de Vaudreuil, nous ne pouvons prévoir l'avenir. J'espère, pourtant, que les événements tourneront à l'avantage de notre cause. Mais, ce qui vaudrait mieux pour moi, ce serait de succomber en la défendant....

—Succomber !.... vous !....

s'écria la jeune fille dont les yeux se noyèrent de larmes. Succomber, Jean !.... Et vos amis ?....

—Des amis !.... à moi.... des amis ! répondit Jean.

Et son attitude était bien celle d'un misérable que toute une vie d'opprobre aurait mis au ban de l'humanité.

—Jean, reprit Mlle de Vaudreuil, vous avez affreusement souffert autrefois, et vous souffrez toujours ! Et, ce qui rend votre situation plus douloureuse, c'est de ne pouvoir.... non !.... de ne vouloir vous confier à personne.... pas même à moi, qui prendrais si volontiers une part de vos peines !.... Eh bien.... je saurai attendre, et je ne vous demande rien que de croire à mon amitié....

—Votre amitié ! murmura Jean.

Et il se recula de quelques pas, comme si rien

que son amitié eût pu légitimer cette pure jeune fille !

Et pourtant, les seules consolations qui l'eussent aidé à supporter cette horrible existence, n'étaient-ce pas celles qu'il aurait trouvées dans l'intimité de Clary de Vaudreuil ? Pendant le temps passé à la villa Montcalm, son cœur s'était senti pénétré de cette ardente sympathie qu'il lui inspirait et qu'il ressentait pour elle... Mais non ! C'était impossible... Le malheureux !... Si jamais Clary apprenait de qui il était le fils, elle le repousserait avec horreur !... Un Morgaz !... Aussi, comme il l'avait dit à sa mère, au cas où Joann et lui survivaient à cette dernière tentative, ils disparaîtraient !... Oui !... Une fois le devoir accompli, la famille déshonorée irait si loin que l'on n'entendrait plus parler d'elle !

Silencieusement et tristement, Clary et Jean revinrent ensemble à la ferme !

Vers quatre heures, un gros tumulte se produisit devant la porte de la cour. Le buggy rentrait. Signalé de loin par les cris de joie des invités, il ramenait, en même temps que M. de Vaudreuil, maître Nick et son jeune clerc.

Quel accueil on fit à l'aimable notaire de Montréal — l'accueil qu'il méritait, d'ailleurs — tant on était heureux de sa visite à la ferme de Chipogan !

« Monsieur Nick... bonjour, monsieur Nick ! s'écrièrent les aînés, tandis que les cadets le serraient dans leurs bras et que les petits lui sautaient aux jambes.

« Oui, mes amis, c'est moi ! dit-il en souriant. C'est bien moi et non un autre ! Mais du calme ! Il n'est pas nécessaire de déchirer mon habit pour vous en assurer !

— Allons, finissez les enfants ! s'écria Catherine.

— Vraiment, reprit le notaire, je suis enchanté de vous voir et de me voir chez mon cher client Thomas Harcher !

— Monsieur Nick, que vous êtes bon de vous être dérangé ! répondit le fermier.

— Eh ! je serais venu de plus loin, s'il l'avait fallu, même de plus loin que du bout du monde, du soleil, des étoiles... oui, Thomas, des étoiles !...

— C'est un honneur pour nous, Monsieur Nick, dit Catherine, en faisant signe à ses onze filles de faire la révérence.

— Et pour moi un plaisir !... Ah ! que vous êtes toujours belle madame Catherine ! Voyons ! Quand cesserez-vous de rajeunir, s'il vous plaît ?

— Jamais !... Jamais ! s'écrièrent à la fois les quatorze fils de la fermière.

— Il faut que je vous embrasse, dame Catherine, reprit maître Nick. — Vous permettez, dit-il au fermier, après avoir fait claquer les joues de sa vigoureuse moitié.

— Tant qu'il vous plaira, répondit Thomas Harcher, et même davantage, si ça vous fait plaisir !

— Allons, à ton tour, dit le notaire, en s'adressant à son clerc. Embrasse madame Catherine.

— Bien volontiers, répondit Lionel, qui reçut un double baiser en échange du sien.

— Et maintenant, reprit maître Nick, j'espère qu'elle sera gaie la noce de la charmante Rose, que j'ai fait plus d'une fois sauter sur mes genoux, quand elle était petite ! — Où est-elle ?

— Me voici, monsieur Nick, répondit Rose, toute florissante de santé et de belle humeur.

— Oui charmante, en vérité, répéta le notaire, et trop charmante, pour que je ne l'embrasse pas sur ses deux joues, bien dignes du nom qu'elle porte !

Et c'est ce qu'il fit belle et bien. Mais cette fois, à son grand regret, Lionel ne fut point invité à partager cette aubaine.

« Où est le fiancé ? dit alors maître Nick. Est-ce qu'il aurait oublié, par hasard, que c'est aujourd'hui que nous signons le contrat ?... Où est-il, le fiancé ?

— Me voici, répondit Bernard Miquelon.

— Ah ! le joli garçon... l'aimable garçon ! s'écria maître Nick je l'embrasserais volontiers, lui aussi, pour finir...

— A votre aise, monsieur Nick, répondit le jeune homme, en ouvrant les bras.

— Bon ! répondit maître Nick, en hochant la tête, j'imagine que Bernard Miquelon aimera beaucoup mieux un baiser de Rose que de moi !...

Aussi, Rose, embrasse ton futur mari à ma place et sans tarder !

Ce que Rose, un peu confuse, fit aux applaudissements de toute la famille.

« Eh ! j'y pense, vous devez avoir soif, monsieur Nick, dit Catherine, et votre clerc aussi ?

— Très soif, ma bonne Catherine.

— Extrêmement soif, ajouta Lionel.

— Eh bien, Thomas, que fais-tu là à nous regarder ? Mais va donc à l'office ! Un bon toddy pour monsieur Nick, que diable ! et un non moins bon pour son clerc !... Est-ce qu'il faut que je te le répète ?

Non ! Une seule fois suffisait, et le fermier, suivi de trois de ses filles, s'empressa de courir vers l'office.

Pendant ce temps, maître Nick, qui venait d'apercevoir Clary de Vaudreuil, s'était approché d'elle.

« Eh bien, ma chère demoiselle, dit-il, à la dernière visite que j'ai faite à la villa Montcalm, nous nous étions donné rendez-vous à la ferme de Chipogan, et je suis heureux... »

La phrase du notaire fut interrompue par une exclamation de Lionel, dont la surprise était bien naturelle. Ne voilà-t-il pas qu'il se trouvait en face du jeune inconnu, qui avait si sympathiquement accueilli ses essais poétiques, quelques semaines avant ?

« Mais... c'est monsieur... monsieur... » répétait-il.

M. de Vaudreuil et Clary se regardèrent, saisis d'une vive inquiétude. Comment Lionel connaissait-il Jean ? Et, s'il le connaissait, savait-il ce que la famille Harcher ignorait encore, c'est-à-dire que celui auquel la ferme donnait asile fut Jean-Sans-Nom, traqué par les agents de Gilbert Argall ?

« En effet... dit à son tour le notaire qui se retourna vers le jeune homme. Je vous reconnais, monsieur !... C'est bien vous qui avez été notre compagnon de route, lorsque mon clerc et moi nous avons pris le stage pour nous rendre, au commencement de septembre, à la villa Montcalm ?

— C'est bien moi, oui, monsieur Nick, répondit Jean, et c'est avec grand plaisir, n'en doutez pas, que je vous retrouve à la ferme de Chipogan, ainsi que notre jeune poète... »

— Dont la poésie a reçu une mention honorable de la Lyre-Amicale ! s'écria le notaire. C'est décidément un nourrisson des Muses que j'ai l'honneur de posséder dans mon étude pour griffonner mes actes !

— Recevez mes compliments, mon jeune ami, dit Jean. Je n'ai point oublié votre charmant refrain :

Naitre avec toi, flamme follette,
Mourir avec toi, feu follet !

— Ah ! monsieur ! » répondit Lionel, très fier des éloges que lui valaient ces vers, restés dans la mémoire d'un véritable connaisseur.

En entendant cet échange d'aménités, M. et Mlle de Vaudreuil furent absolument rassurés sur le compte du jeune proscrit. Maître Nick leur narra alors en quelles circonstances ils s'étaient rencontrés sur la route de Montréal à l'île Jésus, et Jean lui fut présenté comme le fils adoptif de la famille Harcher. L'explication finit par de bonnes poignées de main de part et d'autre.

Cependant Catherine criait d'une voix impérieuse :

« Allons, Thomas !... Allons !... Il n'en finit jamais !... Et ces deux toddys !... Veux-tu donc laisser monsieur Nick et monsieur Lionel mourir de soif ?... »

— C'est prêt, Catherine, c'est prêt ! répondit le fermier. Ne t'impatiente pas !... »

Et Thomas Harcher, apparaissant sur le seuil, invita le notaire à le suivre dans la salle à manger.

Si maître Nick ne se fit point prier, Lionel ne se fit pas prier davantage. Là, prenant place l'un et l'autre à une table garnie de tasses colorées et de serviettes d'une éclatante blancheur, ils se rafraîchirent de toddy — agréable breuvage, composé de genièvre, de sucre, de cannelle, et flanqué de deux rôties croustillantes. Cet en-cas devait permettre d'attendre l'heure du dîner sans trop défaillir.

Puis, chacun s'occupa des derniers préparatifs pour la grande fête du lendemain, dont on parle-

rait longtemps, sans doute, à la ferme de Chipogan.

Maître Nick, lui, allait de l'un à l'autre. Il avait un mot aimable pour chacun, tandis que M. de Vaudreuil, Clary et Jean s'entretenaient de choses plus sérieuses, en se promenant sous les arbres du jardin.

Vers cinq heures, tous, parents, invités, se réunirent dans la grande salle, pour la signature du contrat de mariage. Il va de soi que maître Nick devait présider cette importante cérémonie, et ce qu'il allait déployer de dignité et de grâce tabellionnesque, on n'aurait pu l'imaginer.

A cette occasion, divers cadeaux de noce furent remis entre les mains des fiancés. Pas un des frères ou des beaux-frères, pas une des sœurs ou des belles-sœurs, qui n'eût fait quelque emplette au profit de Rose Harcher et Bernard Miquelon. Et, tant en bijoux de valeur qu'en ustensiles d'une utilité plus pratique, ces présents devaient amplement suffire pour l'entrée en ménage des jeunes mariés. D'ailleurs, Rose, devenue madame Miquelon, ne songeait point à quitter Chipogan. Bernard et les enfants, qui ne lui manqueraient certainement pas, c'était un accroissement de personnel auquel il serait fait bon accueil à la ferme de Thomas Harcher.

Inutile de dire que les plus précieux cadeaux furent offerts par M. et Mlle de Vaudreuil. Pour Bernard Miquelon, une excellente carabine de chasse, qui eût pu rivaliser avec l'arme favorite de Bas-de-Cuir ; pour Rose, une parure de cou, qui la fit paraître plus charmante encore. Quant à Jean, il remit à la sœur de ses braves compagnons un coffret, muni de tous ces fins outils de couture, de broderie, de tapisserie, qui ne pouvaient que faire le plus grand plaisir à une ménagère.

Et à chaque don, les applaudissements d'éclater, les cris de se joindre aux applaudissements ! Et, on le peut croire, ils redoublèrent, lorsque maître Nick — solennellement — passa au doigt des fiancés leur anneau de mariage, qu'il avait acheté chez le meilleur joaillier de Montréal et dont le double cercle d'or portait déjà leurs noms en exergue.

Puis le contrat fut lu — à haute et intelligible voix, comme on dit en style de notaire. Il y eut quelque attendrissement, lorsque maître Nick fit connaître que M. de Vaudreuil, par amitié pour son fermier Thomas Harcher, pour reconnaître ses bons soins ajoutait une somme de cinq cent piastres à la dot de la fiancée.

Cinq cent piastres ! Quand, un demi-siècle avant une fiancée, pourvue d'une dot de cinquante francs, passait pour un riche parti dans les provinces canadiennes.

« Maintenant, mes amis, dit maître Nick, nous allons procéder à la signature du contrat — les fiancés d'abord, puis les père et mère, puis M. et Mlle de Vaudreuil, puis... »

— Nous signerons tous ! » cria-t-on avec un tel entrain que le notaire en fut assourdi.

Et alors grands et petits, amis et parents, vinrent, apposer leur paraphe au bas de l'acte qui assurait l'avenir des jeunes conjoints.

Cela prit du temps ! En effet, les passants entraient maintenant dans la ferme, attirés par le joyeux tumulte de l'intérieur. Ils mettaient leur signature sur l'acte, auquel il faudrait ajouter des pages et des pages, si cela continuait. Et pourquoi tout le village et même tout le comté n'aurait-il pas afflué, puisque Thomas Harcher offrait au choix des visiteurs les boissons les plus variées, cok-tails, night-caps, tom-jerries, hot-scotchs, et surtout des pintes de ce whisky, qui coule aussi naturellement vers les gosiers canadiens que le Saint-Laurent vers l'Atlantique.

Maître Nick se demandait donc si la cérémonie prendrait jamais fin. D'ailleurs, le digne homme, épanoui, ne tarissait pas, disait un mot gai à chacun, tandis que Lionel, passant la plume de l'un à l'autre, faisait observer qu'il faudrait bientôt en prendre une nouvelle, car elle s'usait à cette interminable queue de signatures qui s'allongeait sans cesse.

« Enfin, est-ce tout ? demanda maître Nick, après une heure de vacation.

— Pas encore ! s'écria Pierre Harcher, qui s'était avancé jusqu'au seuil de la grande porte, afin de voir s'il ne passait plus personne sur la route.

—Et qui vient donc ?... cria maître Nick.

—Une troupe de Hurons !

—Qu'ils entrent, qu'ils entrent ! répliqua le notaire. Leurs signatures n'en feront pas moins honneur aux fiancés ! Quel contrat, mes amis, quel contrat ! J'en ai bien dressé des centaines dans ma vie, mais jamais qui aient réuni les noms de tant de braves gens au bas de leur dernière page !

En ce moment, les sauvages parurent et furent accueillis par de retentissants cris de bienvenue. D'ailleurs, il n'avait point été nécessaire de les inviter à entrer dans la cour. C'est bien là qu'ils venaient, au nombre d'une cinquantaine—hommes et femmes. Et, parmi eux, Thomas Harcher reconnut le Huron qui s'était présenté la veille, pour demander si maître Nick ne se trouvait pas à la ferme de Chipogan.

Pourquoi cette troupe de Mahogannis avait-elle quitté son village de Walhatta ? Pourquoi ces Indiens arrivaient-ils en grande cérémonie, afin de rendre visite au notaire de Montréal ?

C'était pour un motif de haute importance, ainsi qu'on va bientôt le savoir.

Ces Hurons—et ils ne le font que dans les circonstances solennelles—étaient revêtus de leur costume de guerre. La tête coiffée de plumes multicolores, leurs longs et épais cheveux, descendant jusqu'à l'épaule d'où retombait le manteau de laine bariolée, le torse recouvert d'une cassaque en peau de daim, les pieds chaussés de mocassins en cuir d'orignal, ont remplacé chez les tribus indiennes l'arc et les flèches de leurs ancêtres. Mais la hache traditionnelle le tomahawk de guerre, pendait toujours à la courroie d'écorce qui leur ceignait la taille.

En outre—détail qui accentuait plus encore la gravité de la démarche qu'ils venaient faire à la ferme Chipogan—une couche de peinture toute fraîche illuminait leur visage. Le bleu d'azur, le noir de fumée, le vermillon, accentuaient d'un relief étonnant leur nez aquilin, troué de larges narines, leur bouche grande, meublée de deux rangées de dents courbes et régulières, leurs pommettes saillantes et carrées, leurs yeux petits et vifs, dont l'orbite noir flamboyait comme une braise.

A cette députation de la tribu s'étaient jointes quelques femmes, de Walhatta—sans doute, les plus jeunes et les plus jolies des Mahoganniennes. Des squaws portaient un corsage d'étoffe brodée, dont les manches découvraient l'avant-bras, une jupe à couleurs éclatantes, des "mitasses" en cuir de caribou, garnies de piquants de hérissons, et lacées sur leurs jambes, de souples mocassins, soutachés de grains de verroterie, dans lesquels s'emprisonnaient leurs pieds, dont une Française eût pu envier la petitesse.

Ces Indiens avaient doublé, si c'est possible, l'air de gravité qui leur est habituel. Ils s'avancèrent cérémonieusement jusqu'au seuil de la grande salle, où se tenaient M. et Mlle de Vaudreuil, le notaire, Thomas et Catherine Harcher, tandis que le reste de l'assistance se massait dans la cour.

Et alors, celui qui paraissait être le chef de la troupe, un Huron de haute taille, âgé d'une cinquantaine d'années, tenant à la main un manteau de fabrication indigène, dit, en s'adressant au fermier d'une voix grave.

—Nicolas Sagamore est-il à la ferme de Chipogan ?

—Il y est, répondit Thomas Harcher.

—Et j'ajoute que le voici," s'écria le notaire, très surpris que sa personne pût être l'objet de cette visite.

Le Huron se retourna vers lui, releva fièrement la tête, et, d'un ton plus imposant encore :

—Le chef de notre tribu, dit-il, vient d'être rappelé par le grand Wacondah, le Mitsimannitou de nos pères. Cinq lunes se sont écoulées depuis qu'il parcourt les heureux territoires de chasse. L'héritier direct de son sang est maintenant Nicolas, le dernier des Sagamores. A lui appartient désormais le droit d'enterrer le tomahawk de paix ou de déterrer la hache de guerre !

Un profond silence de stupéfaction accueillit cette déclaration si inattendue. Dans le pays, on savait bien que maître Nick était d'origine huronne, qu'il descendait des grands chefs de la tribu des Mahogannis ; mais nul n'eût jamais imaginé—et lui moins que personne—que l'ordre d'hérédité pût s'appeler à la tête d'une peuplade indienne.

Et, alors, au milieu du silence que nul n'avait osé interrompre, l'Indien reprit en ces termes :

—A quelle époque mon frère voudra-t-il venir s'asseoir au feu du Grand Conseil de sa tribu, revêtu du manteau traditionnel de ses ancêtres ?

Le porte-parole de la députation ne mettait pas même en doute l'acceptation du notaire de Montréal, et lui présentait le manteau mahogannien.

Et, comme maître Nick, absolument interloqué, ne se décidait pas à répondre un cri retentit, auquel cinquante autres se joignirent à la fois :

—Honneur !... Honneur à Nicolas Sagamore !

C'était Lionel qui l'avait jeté, ce cri d'enthousiasme ! S'il était fier de la haute fortune qui arrivait à son patron, s'il pensait que l'éclat en jaillirait sur les clercs de son étude et plus spécialement sur lui-même, s'il se réjouissait à l'idée qu'il marcherait désormais aux côtés du grand chef des Mahogannis, ce serait perdre son temps de d'y insister.

Cependant M. de Vaudreuil et sa fille ne pouvaient l'empêcher de sourire, en voyant la mine stupéfaite de maître Nick. Le pauvre homme ! Tandis que le fermier, sa femme, ses enfants, ses amis, lui adressaient leurs sincères félicitations, il ne savait auquel entendre.

Alors l'Indien posa de nouveau sa question, qui n'admettait pas d'échappatoire :

—Nicolas Sagamore consent-il à suivre ses frères au wigwam de Walhatta ?

Maître Nick restait bouche bée. Bien entendu, il ne consentirait jamais à se démettre de ses fonctions, pour aller régner sur une tribu huronne. Mais, d'autre part, il ne voulait point blesser par un refus les Indiens de sa race, qui l'appelaient par droit de succession à un tel honneur.

—Mahogannis, dit-il enfin, je ne m'attendais pas... Je suis indigne, vraiment !... Vous comprenez... mes amis... je ne suis ici qu'en qualité de notaire !...

Il balbutiait, il cherchait ses mots, il ne trouvait rien de net à répondre.

Thomas Harcher lui vint en aide.

—Hurons, dit-il, maître Nick, est maître Nick, du moins jusqu'à ce que la cérémonie du mariage soit accomplie. Après, s'il lui convient, il quittera la ferme de Chipogan et sera libre de retourner avec ses frères à Walhatta !

—Oui !... après la noce !" s'écria toute l'assistance, qui tenait à conserver son notaire.

Le Huron remua doucement la tête, et, après avoir pris l'avis de la députation :

—Mon frère ne peut hésiter, dit-il. Le sang des Mahogannis coule dans ses veines et lui impose des droits et des devoirs qu'il ne vaudra pas refuser !...

—Des droits ! des droits !... Soit ? murmura maître Nick. Mais, des devoirs !...

—Accepte-t-il ? demanda l'Indien.

—S'il accepte !... s'écria Lionel. Je le crois bien ! Et, pour témoigner de ses sentiments, il faut qu'il revête à l'instant le manteau royal des Sagamores !...

—Il ne se taira donc pas, l'imbécile !" répétait maître Nick entre ses dents.

Et, volontiers, le pacifique notaire eût calmé d'une taloche l'enthousiasme intempestif de son clerc.

M. de Vaudreuil vit bien que maître Nick ne demandait qu'à gagner du temps. Aussi, s'adressant à l'Indien il lui dit que certainement le descendant des Sagamores ne songerait point à se soustraire aux devoirs que lui imposait sa naissance. Mais, quelques jours, quelques semaines peut-être, étaient nécessaires, afin qu'il pût régler sa situation à Montréal. Il convenait donc de lui donner le temps de mettre ordre à ses affaires.

—Cela est sage, répondit l'Indien, et puisque mon frère accepte, qu'il reçoive en gage de son acceptation le tomahawk du grand chef, appelé par le Wacondah à chasser dans les prairies heureuses, et qu'il le passe à sa ceinture !

Maître Nick dut prendre l'arme favorite des tribus indiennes, et, tout déconfit, comme il n'avait point de ceinture, il la posa piteusement sur son épaule.

La députation fit alors entendre le "hugh" tra-

ditionnel des sauvages du Far-West, sorte d'exclamation approbative, en usage dans le langage indien.

Quant à Lionel, il ne se possédait pas de joie, bien que son patron lui parût particulièrement embarrassé d'une situation qui prêterait à rire dans la confrérie des notaires canadiens. Avec sa nature de poète, il entrevoyait déjà qu'il serait appelé à célébrer les hauts faits des Mahogannis, à mettre en vers lyriques le chant de guerre des Sagamores, avec la crainte, toutefois, de ne pas trouver une rime à tomahawk.

Les Hurons allaient se retirer, tout en regrettant que maître Nick, empêché par ses fonctions, n'eût pas abandonné la ferme pour les suivre, lorsque Catherine eut une idée, dont le notaire ne lui sut aucun gré, sans doute.

—Mahogannis, dit-elle, c'est une fête de mariage qui nous réunit en ce jour à la ferme de Chipogan. Voulez-vous y rester en compagnie de votre nouveau chef ? Nous vous offrons l'hospitalité, et, demain, vous prendrez place au festin, dans lequel Nicolas Sagamore occupera le siège d'honneur !

Un tonnerre d'applaudissements éclata, lorsque Catherine Harcher eut formulé son obligeante proposition, et il se prolongea de plus belle, lorsque les Mahogannis eurent accepté une invitation qui leur était faite de si bon cœur.

Quant à Thomas Harcher, il n'aurait qu'à augmenter la table de noce d'une cinquantaine de couverts—ce qui n'était pas pour l'embarrasser, car la salle était vaste, et même plus que suffisante pour ce surcroît de convives.

Maître Nick dut alors se résigner, puisqu'il ne pouvait faire autrement, et il reçut l'accolade des guerriers de sa tribu qu'il eût volontiers envoyés au diable.

Pendant la soirée, il y eut danses des garçons et des filles, qui s'en donnèrent à toutes "gigues", comme on disait en Canada, surtout dans les rondes à la mode française, accompagnées de ce joyeux refrain :

Dansons à l'entour,
Tour-tour,
Dansons à l'entour !

et aussi dans les "scotch-reels" d'origine écossaise, qui étaient si recherchés au commencement du siècle.

Et, c'est de cette façon que se termina le deuxième jour de fête à la ferme de Chipogan.

XII.—LE FESTIN

Le grand jour était arrivé—le dernier aussi des cérémonies successives de baptême, de communion et de mariage, qui avaient mis en joie les hôtes de Chipogan. Le mariage de Rose Harcher et de Bernard Miquelon, après avoir été célébré pendant la matinée devant l'officier de l'état civil, le serait ensuite à l'église. Par suite, dans l'après-midi, le repas des noces réunirait les convives dont le nombre s'était considérablement accru dans les circonstances que l'on connaît. Vraiment, il était temps d'en finir, ou le comté de Laprairie et même le district de Montréal eussent pris place à la table hospitalière de Thomas Harcher.

Le lendemain, on se séparerait. M. et Mlle de Vaudreuil retourneraient à la villa Montcalm. Jean quitterait la ferme et ne reparaitrait sans doute qu'au jour où il viendrait se mettre à la tête du parti réformiste. Quant à ses compagnons du *Champlain*, ils continueraient le métier de chasseurs, de coureurs des bois, qu'ils exerçaient durant la saison hivernale, en attendant l'heure de rejoindre leur frère adoptif, tandis que la famille reprendrait les travaux habituels de la ferme. Pour les Hurons, ils regagneraient le village de Walhatta, où la tribu comptait faire à Nicolas Sagamore un accueil triomphal, lorsqu'il viendrait fumer pour la première fois le calumet au foyer de ses ancêtres.

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 10 MAI 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

Il se contenta de faire raconter à la jeune fille les actes de bravoure de son frère adoptif au Tonquin. Là-dessus, Marjolaine ne tarissait guère. Et bientôt rassurée, elle rit intérieurement de sa frayeur. Elle n'avait plus aucune inquiétude quand Patoche la laissa. Elle n'eût guère dormi, la pauvre, si elle avait pu deviner les pensées de l'ancien intendant, ou même si elle avait pu le suivre en cette soirée-là.

Il entra chez lui précipitamment. Il monta à son bureau, retira une cinquantaine de francs qui dormaient, vingt sous par vingt sous au fond d'un tiroir, compta ce qui lui restait dans son gousset. —Cent deux francs ! dit-il. Cela me suffit.

Et en les empochant, il eut, vers la caisse énorme et sombre qui trônait dans son coin, un regard de reproche et un soupir de regret. On eût dit qu'il la rendait responsable de son dénûment. Il consulta un indicateur, chercha l'heure d'un train pour Clermont et embranchements. Le train partait à neuf heures du soir. Il était sept heures. Il avait le temps de manger un morceau dans un restaurant voisin et de se rendre à pied à la gare. Il ferait ainsi l'économie d'une voiture.

—Ah ! se dit-il en descendant l'escalier et en se retrouvant rue Saint-Honoré, si je réussis, si je ne me suis pas trompé, je jure bien de faire suer l'or à tous ceux qu'intéresse ce secret et que déshonorerait et tuerait le scandale de sa révélation.

Il eut un vague geste de menace, le poing fermé. Ce n'était plus le bonhomme paternel, bouffi, au sang malade, qu'il était tout à l'heure. Une nouvelle vie semblait sourdre dans ses veines. Ses yeux étaient plus vifs, mais cruels. Des taches rouges fleurissaient ses larges joues tombantes. Il y avait dans ce gros homme flasque et mou, soudain remonté, une implacable résolution de refaire fortune. Tous les moyens seraient bons pour y arriver.

Le lendemain, après avoir voyagé toute la nuit et une partie de la journée, il arrivait à Villars. Il descendait à l'auberge des *Trois-Rois*, devant l'église, et, après s'être restauré, par économie il n'avait rien mangé depuis la veille au soir, il appela l'aubergiste, un robuste gaillard, haut en couleurs, à la mine éveillée, coiffé d'une calotte dont les oreillons étaient relevés de chaque côté de la tête et paraissaient ainsi couvrir d'une sorte de bonnet d'âne. L'aubergiste s'appela Legris. Patoche lui offrit une bouteille de vin et après avoir trinqué, il demanda :

—Avez-vous souvenance de Mlle Marjolaine Routard, la fille d'un rétameur qui habitait Villars ?

—Parbleu, dit Legris, il n'y a pas si longtemps qu'elle a quitté le pays, avec le petit Jacques.

Le petit Jacques ! Ce nom fit tressaillir Patoche. C'était pour Jacques qu'il était venu en ces montagnes ! Il aborda résolument la question.

—Le père Routard n'était pas né dans le pays ?

—Pas à Villars, non. Il est venu s'y installer avec Marjolaine, sa fille et le petit Jacques.

—En quelle année ?

—Ah ! dame... attendez... j'ai un point de repère, c'est l'année de mon mariage, en 1863.

—Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

—Parfaitement, l'année de mon mariage.

—Et le petit Jacques était tout petit à cette époque ?

—Assurément.

—Il venait de naître sans doute.

—Pour cela, non, il courait. Il avait trois ou quatre ans, autant que je me rappelle.

—Vous êtes sûr ? répétait obstinément Patoche. Legris haussait les épaules avec impertinence.

—Ne me croyez pas si vous voulez. Je ne sais pas pourquoi vous me demandez ces renseignements, et pour ma part, je ne suis pas du tout obligé de vous les donner.

—Faites excuse, monsieur Legris. C'est que voyez-vous, c'est très important pour l'identité du petit.

—Et qu'est ce qu'elle a à faire avec vous, cette identité ?

—Il s'agit d'un héritage.

—Ah ! c'est différent, dit Legris, subitement devenu respectueux.

—Vous savez sans doute que Jacques n'était pas le fils de Routard ?

—Oui. Il ne l'avait pas dit tout d'abord, mais il lui a bien fallu l'avouer. Ça lui a fait honneur, cette adoption ?

—Il vous a raconté peut-être dans quelles circonstances eut lieu cette adoption ?

—Hé ! hé ! Le père Routard n'a jamais été très causeur. Et là-dessus il a toujours été avare de détails. Le petit a été trouvé dans ses langes, au bord d'une route. Voilà ce qu'il racontait.

—En quel pays ?

—De côté de la frontière, par là, vers Nancy.

—Histoire arrangée, murmura Patoche. Le petit est évidemment l'enfant de Marguerite et de Julien Rémondet. C'est tout ce que je voulais savoir. L'enfant existe. C'est bon. J'userai de l'enfant.

Et il repartit pour Paris dans la soirée. En chemin de fer, il réfléchissait à ce que Legris lui avait appris.

—Marjolaine a prétendu que Jacques a été recueilli en 1863. Or, Legris, qui n'a aucun intérêt à mentir, se rappelle parfaitement qu'en 1863, Jacques avait trois ou quatre ans. Si Marjolaine ne ment pas, Jacques n'est pas le fils de Marguerite.

Mais si M. Legris ne se trompe pas, ce n'est pas en 1863 que l'enfant a été recueilli, mais trois ou quatre ans auparavant, c'est à dire en 1859. Et cette date coïncide avec le drame qui s'est passé à Malpalu. Legris ne se trompe pas, évidemment. Il s'agit de savoir maintenant, étant donné qu'il me tombe du ciel un citron, comment j'en exprimerai le jus jusqu'à sa dernière goutte.

Il était très fatigué. Cependant il ne dormit pas. Il bâtaissait un plan dans sa tête, toute une intrigue féroce dans laquelle il ferait tomber, un à un, les personnages intéressés à garder ce secret. L'avait-il trouvé, ce plan, quand il arriva à Paris ? Oui, car ses yeux bridés avaient un sourire méchant. Ses lèvres étaient encore plus rentrées qu'à l'ordinaire, faisant saillir son menton glabre. Et ce plan, en quoi consistait-il ? Nous le saurons bientôt.

IV

On était en pleine saison printanière. Le salon de Marjolaine ne désemplissait pas. Tous les jours, le succès s'était accru. Tous les jours, la clientèle augmentait, les anciennes clientes en amenant de nouvelles. Il était très coquettement meublé, ce salon, orné de hautes glaces dans lesquelles les acheteuses pouvaient admirer sur elles les chapeaux nouveaux inventés par l'imagination fertile de sa jolie Marjolaine. Partout des plantes vertes donnaient de la fraîcheur au ton un peu sombre, bleu foncé, de l'ameublement. Et de ce salon s'échappait un murmure de conversations discrètes, conseils de Marjolaine à quelque riche cliente, renseignements à une ouvrière, babil de la première s'efforçant de satisfaire une mondaine difficile, pendant que, un peu partout, des amies ou des simples connaissances, qui venaient de se rencontrer par hasard, échangeaient des politesses ou se communiquaient les modes de la saison prochaine. C'était ainsi, d'un bout à l'autre de la journée.

Le soir, quand le salon fut vide, quand les ouvrières et les vendeuses furent parties, s'envolant comme un essaim le long du boulevard et se dispersant dans toutes les rues avoisinantes pour regagner les quatre coins de Paris, Marjolaine se retrouva seule. En général, tous les soirs, elle mettait ses comptes à jour, tenant elle-même ses

livres, très travailleuse, se levant tôt, se couchant tard. Elle se reposait rarement.

Cependant, ce jour-là, elle laissa de côté livres et écritures. Elle n'avait pas envie de travailler. Non qu'elle fût fatiguée ; non qu'elle traversât une de ces crises de découragement écauré, comme en ont les meilleurs ; elle voulait, tout simplement, après le brouhaha des affaires de la vente, des entrées, des sorties, des exigences des clientes, des conversations pour ne rien dire, elle voulait se ressaisir un peu. Elle voulait rêver, enfin. Et à qui, si ce n'était à Jacques ? Les questions de Patoche revenaient à son esprit et bruissaient encore à son oreille. Elle en était, à présent, inquiète.

D'abord, après son émotion, elle avait cru à un simple hasard qui amenait ainsi, dans la bouche de l'ancien intendant, ce rapprochement qui l'avait si fortement troublée. En y réfléchissant maintenant, elle doutait. Et elle était gênée, comme si elle avait à redouter un péril.

Les fenêtres du salon de modes étaient grandes ouvertes. Elle avait approché un fauteuil de l'une de ces fenêtres, s'y était assise et se laissait aller doucement au calme de cette belle soirée. Les bruits de la rue montaient jusqu'à elle, pareil à un grondement de tonnerre. La nuit venait peu à peu. Elle n'y prenait pas garde et ne songeait même pas à sonner son unique domestique pour faire apporter les lampes. En pensant qu'elle se trouvait, elle, jeune fille, elle si jolie, si admirée et si désirée, toute seule dans cette fournaise parisienne, en pensant que si quelque danger la menaçait, elle serait sans doute impuissante à le braver, à l'écarter, elle eut un frisson de peur. Tout, autour d'elle, lui paraissait formidable, et devant cela elle se sentait toute petite.

—Ah ! si mon Jacques était près de moi ! murmura-t-elle.

On frappa doucement à la porte, par petits coups timides, mais telle était, en ce moment, sa rêverie profonde qu'elle n'entendit pas. On frappa de nouveau. Elle n'entendit pas non plus. La nuit, autour d'elle, s'était faite plus noire. La porte s'ouvrit sans bruit, une ombre parut qui, tout d'abord, resta immobile, l'ombre d'un homme, d'un soldat.

Evidemment l'homme cherchait à se rendre compte de l'endroit où il se trouvait. Ses yeux se firent rapidement à cette obscurité. Derrière lui, la domestique avait refermé la porte avec précaution, après lui avoir, d'un signe de tête et d'un sourire, désigné Marjolaine, rêveuse en son fauteuil, et qui lui tournait le dos. Enfin, il s'avança.

Sur l'épais tapis, son pas ne faisait point de bruit. Il arriva jusqu'à Marjolaine, lui glissa les bras autour du cou et lui renversa la tête en arrière. Elle jeta un cri, surprise, et se trouva debout. D'abord elle ne vit rien qu'un homme, un soldat devant elle, silencieux, immobile, dont l'obscurité l'empêchait de distinguer les traits et de voir le sourire. Mais le soldat parla et dit, d'une voix que brisait et rendait tremblante une émotion intense :

—Marjolaine, sœur chérie, petite mère !

Elle eut un nouveau cri, mais celui-là de folie joyeuse.

—Jacques !

—C'est moi !

—Mon Jacques ! mon Jacques ! mon Jacques !

Et elle se jette dans les bras du soldat, elle le serre contre elle de toutes ses forces. Et elle voudrait contempler ce visage aimé. Elle ne trouve rien à dire, et répète seulement :

—Mon Jacques ! C'est bien toi. Tu ne m'as pas oubliée !

Le soldat ne répond pas, mais son êtreinte est plus liente. Il me semble qu'il veuille envelopper sa sœur de son corps tout entier. Et Marjolaine, les nerfs détendus brusquement, se met à sangloter parce qu'elle est trop heureuse. La domestique apporte des lampes. Marjolaine a fermé les fenêtres afin que le bruit assourdissant du boulevard ne couvre pas leurs voix.

—Pourquoi pleures-tu ? demande le sous-officier.

—Je ne sais pas, parce que je suis trop heureuse.

—Tu n'as pas de chagrin ?

—Oh non ! il ne me manquait que toi. Main-

tenant que tu es près de moi, je ne désire plus rien. Oh ! mon Jacques, je t'en prie, ne parle pas. Laisse-moi te contempler. Tout à l'heure, nous causerons. A présent, je ne puis pas encore croire à mon bonheur.

Et elle lui prend les deux mains et, en effet, le regarde. Et dans ses yeux passe un rayon de fierté, d'orgueil. Il a grandi ; ses épaules se sont élargies, il y a en lui quelque chose de plus viril ; quand elle l'a vu pour la dernière fois, des années auparavant, ce n'était qu'un enfant encore ; maintenant c'est un homme qu'elle a devant elle ; une petite moustache, coquette, ombrage sa lèvre ; tous ses traits se sont accentués ; ses cheveux sont coupés ras, en brosse, drus, épais ; son large front rayonne d'énergie et d'intelligence.

— Comme il est beau, se disait Marjolaine, et comme c'est bien ainsi que j'avais rêvé que je le reverrais.

Lui aussi la contemple. Il ne perd rien de tout ce qui est sa jolie Marjolaine. Il ne la trouve pas changée, car lorsqu'il l'a quittée, elle ne pouvait pas être plus belle. Seulement, elle est plus élégante. Elle a je ne sais quoi de plus affiné. Elle est devenue plus Parisienne. Mais c'est tout. C'est bien la gentille Marjolaine qu'il a connue, jadis, en ses vêtements de paysanne, dans les montagnes du Mont-Dore, cette jeune femme distinguée qu'il retrouve aujourd'hui. Un peu pâlie peut-être, mais toujours aussi vigoureuse et ce qui le charmait surtout, ayant toujours dans les yeux la même franchise, la même loyauté, la même douceur. Il lui tenait les mains, souriant d'un air heureux.

— Il me semble que je te vois pour la première fois. Alors, c'est vrai ? Tu as toujours pour moi la même affection ? Je suis toujours ton ami, ton frère et ton fils ?

— Oui.

Et rougissant un peu à cause de la délicate question qui lui brûle les lèvres et qu'il ose enfin lui adresser :

— Et c'est vrai aussi ? Il n'y a pas eu dans ton cœur, depuis que nous nous sommes quittés, une autre pensée que celle de ton Jacques ?

— Non. Il n'y a plus de place. Tu as tout pris.

— Que je suis heureux ! Sais-tu bien qu'il s'est fait en moi un grand changement ? Je n'étais qu'un gamin lorsque je me suis engagé. Peu à peu je me suis senti devenir un homme. On ne se battait pas toujours au Tonquin. Il y eut bien des journées de calme et de repos. Et pour le soldat qui est loin de la France, loin des siens, le repos, c'est la rêverie. Eh bien, je rêvais.

— Tu rêvais ? dit-elle tremblante, prévoyant avec son instinct féminin que ce qu'il allait dire la ferait entrer plus profondément encore dans ce cœur d'homme.

— Et de qui eussé-je rêvé, ma jolie et douce Marjolaine, si ce n'est de toi ? Comment aurai-je pu supporter fatigues et dangers, si ce n'est avec la pensée également d'être digne de toi ? Je me rappelais toutes tes bontés, toutes tes tendresses. Je les voyais bien mieux, là-bas, sous ce ciel inclément et triste, que lorsque je les recevais de toi. Et pourquoi, me disais-je, pourquoi Marjolaine a-t-elle été aussi bonne ? Que suis-je pour elle ? Un étranger. Et en pensant à toutes ces choses, je sentais mon cœur se gonfler et mes yeux se mouiller de larmes. Et puis, une préoccupation est venue se mêler à ces souvenirs. Quand j'ai su que tu te trouvais enfin à Paris, je t'ai vue environnée d'embûches et de périls. Je me suis figuré que ton affection diminuerait pour moi, et que peut-être tu allais aimer quelqu'un. Et alors, j'ai été infiniment triste et découragé. Oui, découragé !

— Pourquoi ? dit-elle très bas, voulant l'obliger à l'aveu jusqu'au bout.

— Parce qu'il me semblait que si tu te mettais à aimer quelqu'un, ce serait une injustice, ce serait un vol dont, vis-à-vis de moi, tu te rendrais coupable. Est-ce que je n'ai pas ton cœur ? Est-ce que tu as le droit d'en disposer ?

Et Marjolaine, troublée mais coquette malgré tout.

— Ne puis-je aimer d'amour. Ne serais-tu pas quand même mon frère ?

Il resta interdit, pâle, suffoqué. Et il n'osa plus rien dire. Il murmura seulement :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Et il la considérait avec effroi. Tout à coup des larmes lui vinrent aux yeux :

— Je ne t'ai pas tout dit. En pensant que tu pouvais donner ton cœur à un autre, que tu appartieudrais à un autre, et que je ne serais plus nécessaire à ta vie, j'ai senti la jalousie naître en moi. Alors, Marjolaine, j'ai compris que je ne t'aimais plus comme autrefois.

— Et comment m'aimes-tu, mon Jacques ? dit-elle les yeux fermés.

— Je t'aime d'amour !

Elle tressaillit. Elle s'attendait à ce mot. Pourtant, elle en était frappée. Elle en était heureuse. Ce doux mot d'une tendresse qui n'avait plus rien de l'affection fraternelle d'autrefois descendait jusqu'à son cœur et l'alanguissait. Elle baissa les yeux, une seconde, mais bientôt elle les releva franchement vers le soldat.

— Et moi aussi je t'aime, dit-elle, depuis longtemps, depuis toujours. Mais...

Et elle eut une hésitation.

— Mais ? dit-il, l'interrogeant.

— Tu ne me trouves pas trop vieille ? Et quand tu seras officier et que nous nous marierons, tu voudras encore de Marjolaine, bien qu'elle ait quatre ans de plus que toi ?

— Trop vieille ? dit-il en riant.

Et la conduisant devant une grande glace :

— Mais regarde-toi donc !

Frémissante, elle se laissa aller à ses souvenirs :

— Moi, je t'aime aussi, mon Jacques. Il y a longtemps, va, que je me suis aperçue que tu n'étais pas mon frère. Et si tu savais avec quelle inquiétude je guettais chez toi les preuves de ton affection ! Certes, j'étais bien certaine d'être aimée, mais l'étais-je comme je désirais l'être ? Et maintenant que tu viens de m'ouvrir ton cœur je suis si heureuse qu'il me semble que c'est injuste et que je n'ai pas mérité mon bonheur.

Et l'un devant l'autre, les yeux dans les yeux, ils se regardèrent longuement, en silence. Et c'est Marjolaine qui demande :

— Pour jamais, alors ?

— Pour jamais !

Et soudain, retrouvant son entrain, sa gaieté :

— Mais, j'y songe, tu as peut-être faim, je parie que tu n'as pas dîné ?

— Ma foi non.

— Et tu ne le disais pas !

— Oh ! j'avais trop de choses à te conter, vois-tu, et quand le cœur est plein, l'estomac ne crie pas trop.

— Oui, mais puisque tu as vidé ton cœur ?

— Eh bien, je ne demande pas mieux que de penser à l'estomac.

— A la bonne heure.

— D'autant plus que cela ne nous empêchera pas de causer !

— Au contraire. Seulement, je ne t'attendais pas, mon pauvre Jacques et tu vas faire maigre chère.

— Je ne suis pas habitué aux bombances, quoique sous-off...

— Sous-officier ! Comme cela te va bien, les galons, et comme tu la portes fièrement, cette médaille qui orne ta poitrine.

— Je n'ai rien fait, pour l'avoir, de plus que mes camarades, seulement que j'ai eu plus de bonheur...

La domestique entra. C'était une bonne vieille un peu courbée par l'âge, au visage doux et maternel. Elle s'appelait Marie-Anne.

— Qu'avons-nous à dîner ? demanda la modiste.

— Nous avons peu de choses, mademoiselle. De la viande de midi, que j'ai accommodé avec des champignons, une salade et un dessert.

— C'est peu.

— Je l'avais pensé et en voyant arriver monsieur, j'ai bien deviné que c'était monsieur Jacques, ajouta-t-elle en riant, j'ai couru tout de suite chez le rôtisseur et j'ai acheté un poulet. La cuisinière du troisième m'a prêté une botte de cresson. Ça complètera le dîner avec du fromage et des confitures.

— C'est un festin, dit Jacques. Jamais je n'aurais si bien mangé.

— Mademoiselle est servie, dit Marie-Anne.

Ils passèrent dans une petite salle à manger, une

miniature, meublée d'une toute petite table, de deux chaises, d'un dressoir. Elle donnait sur la cour et l'on n'y attendait point les bruits du boulevard. Ils s'attablèrent, et, en mangeant, Jacques fut obligé de raconter sa vie militaire, depuis le jour de son engagement jusqu'au jour où il s'était embarqué pour rentrer en France. Tous ces détails, tous ces incidents de la guerre du Tonquin, Marjolaine les savait par cœur. Jacques les lui avait contés dans ses lettres. Cependant cela paraissait nouveau pour elle. Le Jacques qui lui revenait n'était-il pas nouveau aussi ? Le sous-officier ne tarissait pas sur M. de Cheverny, son commandant d'hier, son colonel de demain.

— Nous sommes revenus ensemble, disait-il : je lui ai dit qui tu étais. Il a hâte de te connaître. Il veut que tu deviennes l'amie de sa femme et de sa fille. Et je lui ai promis, tout à l'heure, lorsque je l'ai quitté à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, de t'amener demain sans faute à son hôtel de la rue Ampère.

— Nous irons donc demain, dit-elle. Moi aussi j'ai hâte de le connaître. Et justement, c'est demain dimanche.

Ce fut ainsi que la soirée s'écoula, délicieuse et rapide.

Le lendemain, Jacques, ayant Marjolaine à son bras, se dirigeait dans l'après-midi vers l'hôtel de M. de Cheverny. Toute la famille était assemblée au salon, entourant le père. Et tous ces yeux fixés sur le colonel disaient combien on l'aimait et avec quelle suprême joie on avait accueilli son retour. Le domestique qui introduisait les deux jeunes gens ouvrit la porte et annonça :

— M. Jacques et Mlle Marjolaine...

Jacques entra, un peu troublé, ayant enlevé son képi et malgré cela, saluant militairement son colonel, par habitude. Mme de Cheverny était accourue vers eux. Elle tendit la main à Jacques et à la jeune fille.

— Par ce que mon mari m'a raconté de vous, leur dit-elle, il me semble que je vous connais depuis vingt ans. Il vous a dit que votre famille serait la vôtre. Je me sens déjà de l'affection pour vous.

Elle les embrassa comme une mère. Cheverny s'était assis auprès de Marjolaine.

— Savez-vous bien que, sans ce grand garçon-là, je n'aurais pas le plaisir de vous parler aujourd'hui ? Il y a beau temps que les Chinois m'auraient réduit en chair à pâté.

Et il se mit à rire. Les enfants de Cheverny s'étaient rapprochés.

Bernard avait dix-huit ans. Sa sœur avait passé seize ans. Ils se ressemblaient autant que peuvent se ressembler deux êtres dont l'un est vigoureux et superbe, l'autre chétif, malingre, infirme, Bernard, en effet, paraissait avoir pris pour lui seul tous les dons que la nature avait réservés aux enfants de Cheverny. Bernerette, au contraire, semblait condamnée à une mort précoce. Petite, maigre, le visage souffreteux éclairé par des yeux noirs énormes, ce n'avait été qu'à force de soins, de surveillance constante des précautions les plus délicates et les plus méticuleuses qu'on l'avait élevée ; sa taille était haute et mal prise, ses épaules trahissaient leur maigreur sous la robe. Elle toussait souvent. La faiblesse de sa santé, Bernette ne l'ignorait pas. Elle savait qu'elle ne vivrait pas vieille. Cela lui avait donné une expérience précoce et au lieu de gâter son caractère, en le rendant difficile et exigeant, cela l'avait adouci au contraire et n'en avait pas enlevé la gaieté. Oui, elle était gaie, cette pauvre enfant, en dépit de tout. Elle était la joie de la maison, adorée de son frère, de sa mère, de son père.

Cette famille vivait très unie. M. de Cheverny n'était pas mondain ; bien que sa grande fortune lui eût permis de donner des fêtes, il ne recevait que des amis intimes. Du reste, travailleur obstiné, il étudiait presque toujours dans les moments qui n'étaient pas réclamés par son service. Mme de Cheverny s'était trouvée heureuse de cette existence simple et familiale. Le monde l'eût obligée à une perpétuelle contrainte.

Les vingt années écoulées depuis son mariage ne l'avaient pas beaucoup vieillie. Son visage était resté jeune. Aucune ride. Pas un cheveu gris. Les yeux avaient même conservé leur douce

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

JOHN MURPHY & CIE désire attirer l'attention des dames sur leur

DEPARTEMENT DE MODES
qui est maintenant le plus complet en fait de nouveautés venant des principales maisons européennes.

VISITES PERLEES
Grand assortiment de Visites en Soie Perlées, aussi en Net, Soie, avec Braid, appliqué à très bas prix.

DOLMANS ! DOLMANS !
Nous avons le plus grand choix en Dolmans de toutes espèces dans toutes les grandeurs. Dolmans en Dentelles, Dolmans en Soie, Dolmans en Drap d'été dans les plus hautes nouveautés.

GILETS POUR ENFANTS
Assortiment complet de grandeurs en bleu marin et couleurs pâles, depuis \$3.

ULSTERS ET CIRCULAIRES EN TWEED
Dans tous les styles les plus nouveaux, avec colerettes en plis d'accordéon et autres genres, un très grand choix, depuis \$2.50 à \$25.00.

CACHEMIRE DE COULEURS
Nous avons le plus grand assortiment de cachemires en couleurs qui ne s'est pas encore vu sur le marché. Au-dessus de 200 couleurs en magasin, toutes de 46 pouces de largeur et pure laine.
Cachemires français en couleurs 50 cents, 75 cents et \$1.00

JOHN MURPHY & CIE
Importateurs et manufacturiers de manteaux et costumes pour dames
Coins des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix
Echantillons expédiés par la maille.

J. BISAILLON,
1399, Rue Notre-Dame
Spécialité de Parfumeries Françaises des Célèbres maisons Parisiennes
Articles de Fantaisie, Perruques, Braids et Toupets.—Chambres de bain pour Dames et Messieurs.

F. X. Z. GERMAIN,
1396, Rue Sainte-Catherine
MARCHAND DE MEUBLES NEUFS ET DE SECONDE MAIN
Le plus haut prix sera payé pour les Meubles de Seconde Main.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté eur bureau au numéro
180 - RUESAIN - JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Epargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élèveur le plancher. Chambre 3 et 4

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

OR PLAQUÉ SOLIDE.
Afin d'introduire nos montres et autres bijoux pour 60 jours nous enverrons ce beau joué d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijoux et c. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce joué est d'une qualité très fine et garanti de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un joué volant \$2.00 pour 32 cent.
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO
69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889. \$2,025,192.59
Sécurité pour les assurances. 1,837,266.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHEUR HOGUE, Agent du département français. **J. H. ROUTH & Cie.,** Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



**LE
JOHNSTON'S FLUID BEEF**

Est une nourriture parfaite pour les enfants, suffisant à tous les médicaments nécessaires pour donner du muscle, de la force et de la vigueur.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

*J. Alciou Chausse
Architecte
No 1541, Rue St-Catherine,
Montreal.
Téléphone Bell 6504.*

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese
MONTREAL
Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000
BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE-DAME, MONTREAL
ROB. W. TYRE, Gérant.
AGENTS POUR LA VILLE
ELZEAR LAMONTAGNE **JOSEPH CORBEIL**

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1.—Pour démangeons de toute sorte.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons tous jours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en dem pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

Bâtisses des Sœurs) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 143, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 143, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Duont, Sherbrooke.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for in NEW YORK.

SANS PRECEDENT AUCUN I
Au-delà d'un Million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, Le.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'intégrité de ses tirages et le paiement exacte de ses prix

Attesté comme suit :

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. J. J. J.
J. A. Early

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R.M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,

MARDI, LE 13 MAI 1890

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 Billets à \$20 chaque. Moitié, \$10
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vingtième, \$1.

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINANT

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,131 prix se montant à..... \$1,051,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitales ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Est Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.

Les retours par maille se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRE.

IMPORTANT

S'adresser à **M. A. DAUPHIN,**

New-Orleans, La.
Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandats émis par toutes les Compagnies d'Express, New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à

NEW ORLEANS NATIONAL BANK,
New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours ; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.

Une Piastre est le prix de la plus petite partie ou fraction d'un billet émis par nous dans aucun tirage. Ce qu'on pourra offrir pour moins d'un dollar, portant notre nom, est fait dans le but de frauder.